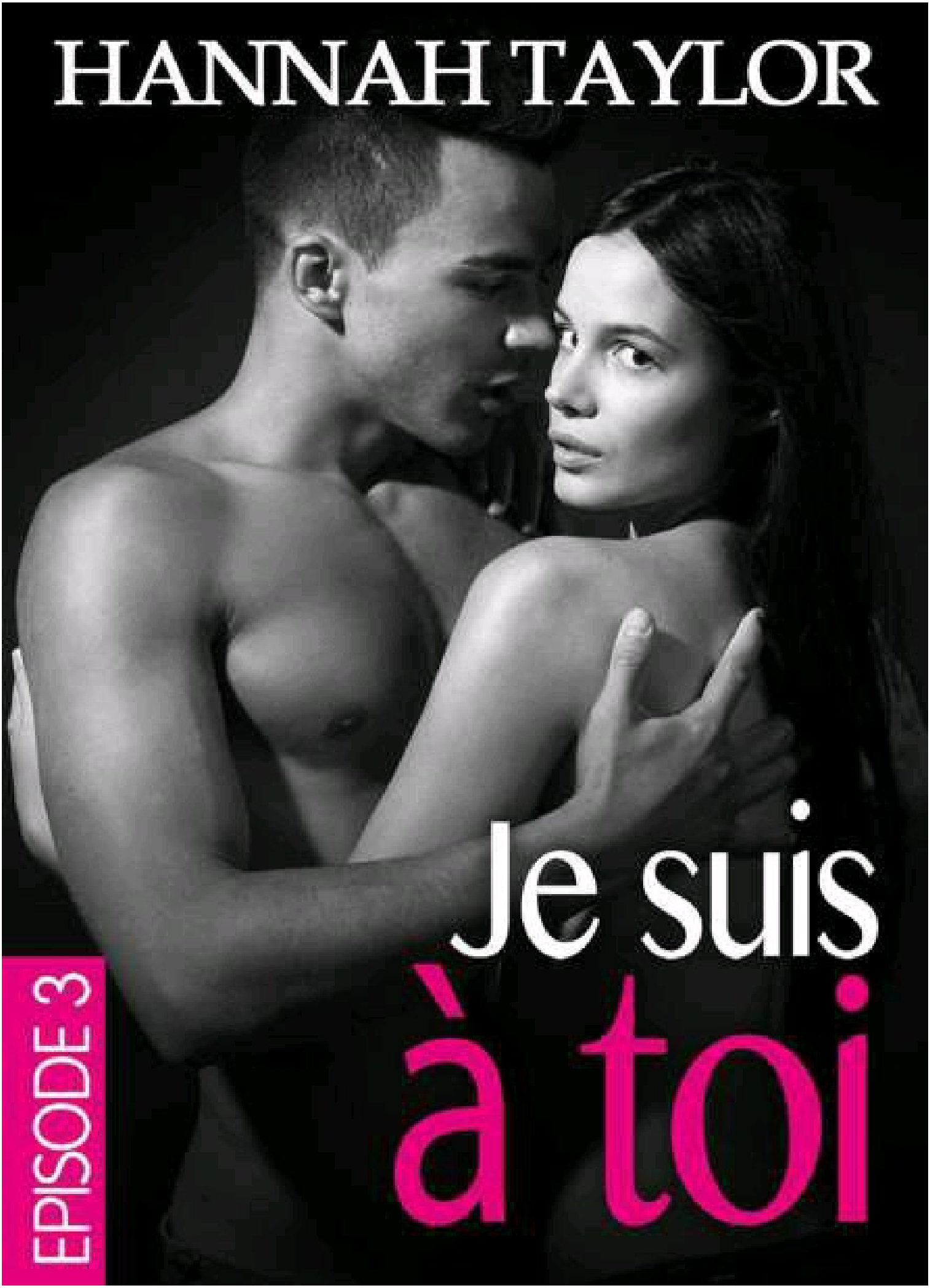
HANNAH TAYLOR

Je suis à toi

EPISODE 3

HANNAH TAYLOR



Je suis à toi

EPISODE 3

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

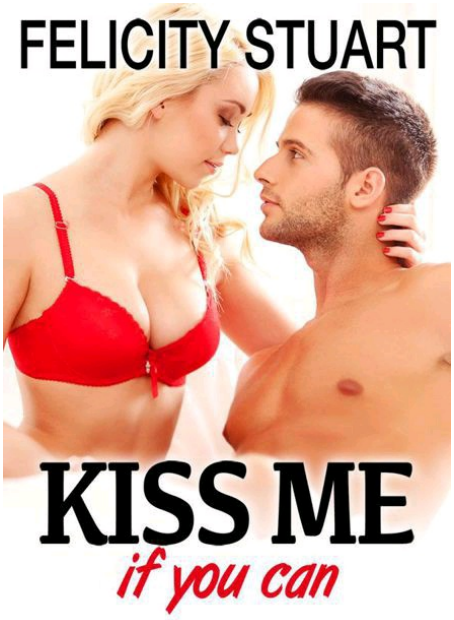
Facebook : cliquez-ici
Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

Kiss me (if you can)

Violette Saint-Honoré a beau croquer la vie à pleines dents, elle n'embrasse pas n'importe qui ! Quand le milliardaire Blake Lennox, grand chef étoilé, embauche la jeune surdouée pour devenir la toute nouvelle pâtissière de son palace, il réalise rapidement que la gourmandise est leur seul point commun. Entre le tyran des cuisines et la belle ambitieuse commence une aventure sucrée-salée… enflammée. Folle de rage contre son patron, folle de désir pour l'homme qu'il est dans la vie, la jeune Française va devoir choisir.
Confiture d'orange amère ou cœur coulant aux fruits de la passion ?

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

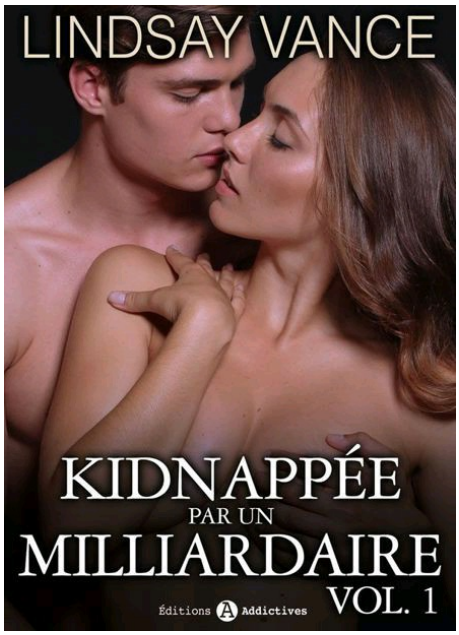


Egalement disponible :

Kidnappée par un milliardaire

La jolie Eva est enlevée par Maxwell Hampton. Seulement, son riche et séduisant ravisseur prétend qu'il a fait cela pour la sauver d'un danger dont il ne veut rien révéler. La jeune femme, indépendante et attachée à sa liberté, va se rebeller contre cette captivité forcée, mais son kidnappeur au charme envoûtant se révèle tout aussi énigmatique que persuasif. Et Eva va devoir lutter contre son propre désir. Car quand la tentation est trop forte, le proverbe ne dit-il pas que le meilleur moyen d'y résister, c'est encore d'y céder ?

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

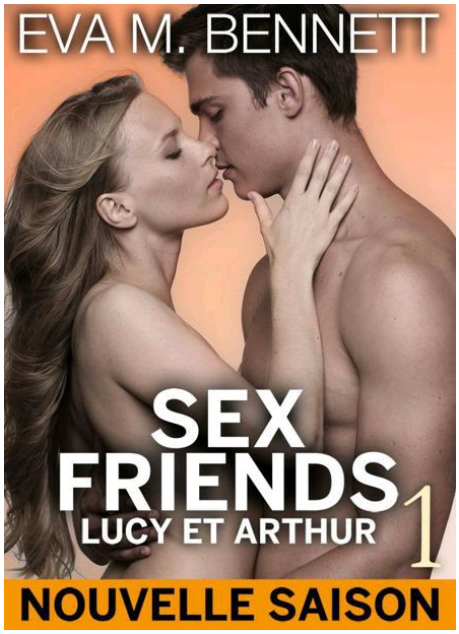


Egalement disponible :

Sex Friends : Lucy et Arthur

Lucy a poussé son amie Chloé dans les bras du bel Alistair, mais elle était loin de se douter qu'elle craquerait pour Arthur, le frère jumeau de celui-ci. Plus sauvage et bad boy que son frère, mais tout aussi beau, Arthur est doté d'un charme magnétique et d'une beauté animale qui bouleversent totalement la jeune fille. Elle n'avait prévu que de rester trois jours à New York avant de rentrer à Londres... mais ces trois jours pourraient bien être de ceux qui changent une vie à jamais !

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

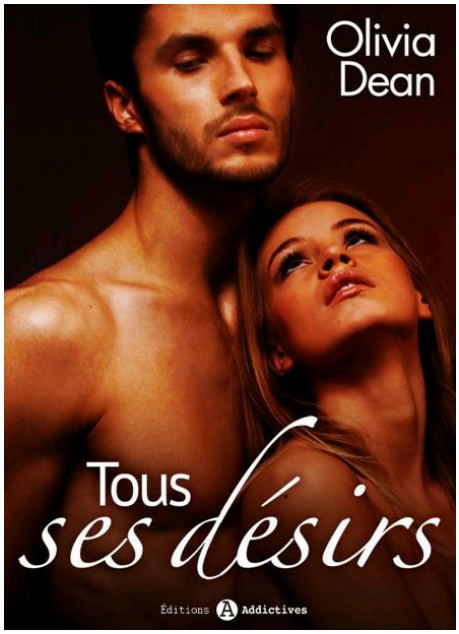


Egalement disponible :

Tous ses désirs - vol. 1

Moi, c'est Cléo Delille, journaliste chez Starglam, un magazine people parisien. Mon travail ? Couvrir les soirées les plus en vue du moment, de Monaco à Paris. Mon problème ? Impossible de mettre un nom sur toutes les stars que je croise. Moi, ma passion, c'est l'art.
Pourtant, entre deux cocktails, j'ai rencontré un homme. Il m'a tout de suite eue avec ses yeux bleus magnétiques, irrésistibles... Il m'a tendu un piège, et je m'y suis engouffrée sans réfléchir plus d'une seconde. Et aujourd'hui, je suis sa prisonnière. Prisonnière de ses yeux, de son nom – Nathan Chesterfield, milliardaire et prédateur à ses heures –, de mon désir pour lui depuis la première fois qu'il a posé ses lèvres sur les miennes.

Tapotez pour voir un extrait gratuit.



Egalement disponible :

Mon milliardaire, mon mariage et moi

Si l'on m'avait dit qu'avec LUI, la vie deviendrait si intense… L'avoir rencontré, c'était plus palpitant qu'un voyage dans un pays exotique, plus excitant qu'une journée de shopping le premier jour des soldes, plus fou que d'avoir gagné le gros lot au Loto, plus exquis que tous les éclairs au chocolat, les mille-feuilles et les macarons réunis en une seule pâtisserie. Mieux que tout ce que j'avais vécu jusqu'à maintenant.
Mais à l'heure où je vous parle, j'ai peut-être tout perdu…

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

Hannah Taylor

JE SUIS À TOI

Épisode 3

1. Première mise au point

Nina est une fille super. C'est ma meilleure amie.

Et c'est précisément pour ça que je lui en veux.

Comment a-t-elle pu me faire un truc pareil ? Je repense sans arrêt à ce qui s'est passé à l'aéroport, une semaine plus tôt. On ne s'est pas reparlé depuis. Quelques mails échangés pour le boulot avec un ton neutre et factuel, mais rien de plus. Elle ne se rend pas compte qu'elle est allée un peu loin ?

Si je résume bien, elle m'a demandé de choisir entre Milton et elle.

Mais c'est parfaitement impossible !

Elle veut que je mette un terme à ma relation avec Milton… Elle l'a dit légèrement, comme ça, d'un ton anodin. Comme si ce n'était pas si important que ça… Et si je ne le fais pas ? Et bien je peux dire adieu à ma meilleure amie et associée.

C'est à elle de décider ce qui est bon ou pas pour moi ? Non !

Elle a appris que Milton avait enquêté sur nous et notre boîte d'événementiel. Bon, il s'agit d'un milliardaire qui confie l'organisation de l'anniversaire de mariage de ses grands-parents à une boîte tenue par deux jeunes filles. Je comprends qu'il se renseigne un peu.

Même si je sais, moi, que c'était surtout pour me retrouver et me revoir…

Je devrais peut-être l'avouer à Nina ?

Par contre, je suis sûre qu'inconsciemment sa position est influencée par son père, Edmond Bertram, et ses oncles Germain et Wilhelm.

Milton a découvert il y a peu qu'il serait né dans un château en Suisse, une des propriétés de la famille Bertram. Mais Les Bertram ont réagi de manière étrangement réticente à la nouvelle, et ont l'air de reprocher quelque chose à Milton… Mais quoi ?

Y a-t-il quoi que ce soit que Milton ne me dit pas ? Que dois-je m'attendre à découvrir derrière cette figure d'homme parfait ?

Tous ces mystères autour du château Bertram ne font que s'épaissir et me mettent mal à l'aise. La bâtisse, aujourd'hui à l'abandon, semble porter en ses murs décrépis une énigme. Une énigme qui lie les frères Bertram…

Il faut absolument que je parle de tout cela avec Milton. Face à face.

La sonnette de l'appartement retentit. Je me lève de mon bureau et dévale l'escalier qui mène au salon du grand duplex.

Je passe derrière le canapé gris chiné et ouvre la porte d'entrée. Un livreur en casquette et uniforme bleu sombre me salue.

– Madame Becker ?
– C'est mademoiselle.
– Oh, pardon. C'est pour vous.

Il me tend un immense bouquet de fleurs. Elles sont sublimes. C'est un assortiment de lis blancs et de lisianthus violets. Le livreur ouvre son sac en cuir et en sort quelque chose :

– Et j'oubliais : voici la carte.

D'un bref geste de la main, il prend congé et disparaît dans le couloir de l'immeuble.

Tout en tenant les fleurs d'une main et la carte de l'autre, je ferme la porte d'un coup de bassin, et je rentre m'asseoir sur le canapé du salon. Je pose le bouquet sur la table basse et déplie le petit carton mauve :

Pour que tu continues à penser à moi. Milton

Je souris. Il n'a pas besoin de m'envoyer des fleurs pour ça. Il ne quitte pour ainsi dire jamais mon esprit !

C'est le troisième bouquet que Milton me fait envoyer depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. Il est en voyage d'affaires et ces quelques jours sans lui commencent à me peser. En y pensant, cela fait peu de temps que nous nous connaissons, mais ses marques d'attention confirment le lien qui nous unit.

Allons, plus que vingt-quatre heures et mon prince charmant sera revenu. Je me jette en arrière sur le canapé en poussant un grand soupir. Mon regard se perd au plafond. Comment arranger toutes ces histoires ? L'amitié de Nina et la relation avec Milton ? Et puis il y a aussi le mystère du château… Je gonfle mes joues et laisse passer un filet d'air par la bouche. Tout cela me laisse perplexe.

Allez, retour au boulot. Je ne vais pas laisser des considérations personnelles me distraire de mon travail. Rigueur et professionnalisme avant tout !

***

J'arrive au pied du gratte-ciel dans lequel Milton a ses quartiers. Je passe à travers la grande porte à tourniquet et pénètre dans l'entrée. Le hall est très grand et les sons résonnent contre le

marbre rose et beige. Je me dirige vers les ascenseurs qui desservent tous les étages. Celui de gauche s'ouvre en premier et je me faufile au milieu d'un groupe de personnes, en costume ou en tailleur, toutes au téléphone, babillant dans leur jargon financier. Les mots se mélangent dans le petit espace clos et forment une bouillie sonore irritante pour les oreilles. C'est bizarre, ces gens qui sont les uns à côté des autres et qui ne se regardent pas, les yeux dans le vide et la tête dans les chiffres.

Arrivée à mon étage, je me fraie un passage entre les coudes et les épaules et je respire enfin. Je me trouve dans un hall luxueux qui mène vers un premier bureau protégé par une lourde porte plaquée de cuir. C'est celui d'Hadrian-avec-un-H (il ne rate jamais une occasion de le préciser, et ce serait un vrai faux pas que de l'oublier !).

À peine ai-je levé le bras pour frapper à sa porte que celle-ci s'ouvre silencieusement. Hadrian apparaît face à moi. Visiblement, il m'attendait.

Il est devin ou quoi ?

Hadrian est le bras droit de Milton. Il a une allure svelte et féline, et son tempérament précieux va avec son style classe et un poil guindé. Il porte des lunettes rectangulaires noires qui lui donnent un aspect très, voire trop sérieux. Malgré cela, il émane de lui un côté sympathique qui me plaît bien. Je m'amuse souvent à l'asticoter et je sens qu'il commence à s'habituer à ma présence dans l'entourage de son patron.

– Mademoiselle Becker. Bonjour, dit-il d'un ton posé.
– Hadrian ! Quel plaisir. Dites-moi, est-ce que Milt…
– Monsieur Turner est sorti, mademoiselle Becker.
– Sorti ? Donc il est bien rentré de son voyage. Et puis, Hadrian, appelez-moi Charlotte, je vous en prie, dis-je d'une voix chantante.
– Il est effectivement rentré de son voyage, mademoiselle Becker, dit-il d'un air austère.

Je sens bien qu'Hadrian a dû avoir pour consigne de ne laisser passer personne. Et il n'est pas du genre à transgresser les règles. Je crois qu'il tomberait en syncope s'il oubliait de valider son ticket de métro !

En attendant, j'observe du coin de l'œil la porte du bureau de Milton, dans l'angle à droite, et je me demande bien s'il s'y trouve… Je ne sais pas quoi faire pour que Hadrian me laisse passer, car il n'a manifestement pas d'autre projet que de me voir faire demi-tour. Je décide de tenter le tout pour le tout.

– Hadrian ?
– Oui ?
– Je crois que je vais devoir prendre rendez-vous pour voir monsieur Turner.
– C'est une sage décision, mademoiselle Becker, dit Hadrian, rassuré de n'avoir pas à insister davantage.

Il se retourne et se dirige vers son bureau pour prendre son agenda. Je profite de cet instant

d'inattention pour lui fausser compagnie, et je file vers la porte de Milton !

– Eh ! Stop ! Mademoiselle Becker, vous ne pouvez pas… Arrêtez !

Hadrian tente de m'arrêter sur les cinq mètres qui me séparent du bureau de Milton. J'ouvre la porte vivement. D'un geste, je la claque derrière moi et je tourne le verrou. Je me pose, épaules contre la porte et yeux fermés tandis que Hadrian frappe de sa paume en hurlant de le laisser entrer.

Mon Dieu ! Je n'y crois pas ! J'ai vraiment fait ça ? !

Je rouvre les yeux. Personne. Mince, il avait raison : pas de Milton. Tout est éteint, et la lumière du jour, aujourd'hui grise et blafarde, couvre le mobilier ancien d'une atmosphère hors du temps. Bon, c'est bien malin ce que j'ai fait… Et maintenant ?

J'ai à peine le temps de me poser la question que quelque chose m'intrigue…

Mais enfin, qu'est-ce que c'est que ça ? ! Qu'est-ce que ça veut dire ? !

Là, devant moi, éparpillées sur les différents fauteuils, des affaires de bébé. Ici, un sac de bodys ultrachic. Là, des biberons neufs. Plus loin, un couffin ancien restauré.

Quoi ? Milton aurait un…

Un bébé ? !

Je suis complètement abasourdie. C'est à ce moment que Hadrian entre dans le bureau, après avoir mystérieusement réussi à déverrouiller la porte.

– Mademoiselle Becker ! Ce que vous avez fait est parfaitement inadmissible ! me réprimande-t-il comme le ferait un maître d'école.

Mais ses mots glissent sur moi comme de la pluie sur un imperméable. Je ne l'entends quasiment pas. Je suis sidérée et immobile. Je me tourne lentement vers lui et les mots sortent de ma bouche de manière automatique, presque sans que je m'en rende compte :

– Hadrian… Qu'est-ce que c'est que ça ? Tout ce que je vois, là, sur les fauteuils ?
– Mademoiselle Becker, vous n'avez rien à faire ici. Je vous demande de bien vouloir me suivre.
– Hadrian ? Vous ne me répondez pas ?

Il reste mutique. Parler de la vie privée de son patron ne doit pas entrer dans le cadre de ses fonctions.

– Hadrian, je ne partirai pas d'ici sans avoir parlé à Milton, dis-je d'une voix tremblante, du ton le plus calme dont je sois capable en ce moment.

Des échos de la discussion avec Nina me reviennent. Elle avait donc raison ? Il cachait donc

quelque chose… Milton Turner s'avérerait donc être un milliardaire avec femme et enfants, et qui s'amuserait avec les jeunes filles qui viennent travailler pour lui ?

Le choc est grand, et un frisson glacial me parcourt l'échine. Non, ce n'est pas possible. Je revois ses yeux bleus. Son regard tendre et complice. Tous ces mots si sincères que nous avons échangés ; il parlait de loyauté et de vérité… Et je repense à son étreinte passionnée… Tout cela ne peut pas être que des mensonges. Cela me paraît inconcevable.

Pendant ce temps, Hadrian a pris son téléphone dans la pièce à côté. Je l'entends parler :

– Oui Milton… Elle est dans ton bureau… Tu es au café Pierre ? … D'accord, je lui dis que tu arrives… Trente minutes ? … Très bien… À tout de suite.

À peine les mots sont-ils sortis de sa bouche que je me précipite en dehors du bureau, et je file vers l'ascenseur. Direction, le café Pierre. Hadrian n'a pas eu le temps de me rattraper. L'ascenseur descend vite, et, arrivée en bas, je cours au travers du hall de réception jusque dans la rue.

J'ai à la main un bavoir bleu ciel tout neuf d'une marque de luxe, et quand je verrai Milton… Je compte bien le lui jeter à la figure !

– Dis-donc, tu trouves pas que c'est un peu nul comme comportement ? me glisse ma petite voix raisonnable dans ma tête. Ce n'est pas ton genre, les esclandres. D'ailleurs, si ça se trouve, ce n'est même pas son bébé…

– Non mais tu me laisses tranquille ! Les indices ne sont pas assez clairs pour toi ? Il disparaît en « voyage d'affaires » et puis son bureau se transforme en boutique de puériculture ? Ça me paraît clair, non ? lui répond mon esprit romantique et passionné.

Il aurait donc femme et enfants, et juste après avoir pris du bon temps, il leur revient, les bras chargés de cadeaux ? Je suis sidérée et mortifiée. Un frisson de honte me prend, et un goût amer pique ma langue.

Comment ai-je pu à ce point me tromper sur son compte ? !

Je cours à perdre haleine. À cinquante mètres, au coin de la rue, j'aperçois l'enseigne rouge et noire du restaurant. Je suis essoufflée au moment d'arriver. Mon cœur bat fort, mais pas seulement à cause de l'effort.

Mes yeux parcourent la salle à travers la vitrine. Ça y est, je l'ai repéré ! À sa vue, un frémissement me parcourt. Il est là, comme d'habitude, beau comme un dieu. Athlétique et viril avec style.

Mais je ne me laisserai pas troubler !

Dans ma ferveur, je m'imaginais le trouver avec sa famille, là, en flagrant délit. À la place d'une

d'épouse, est assis en face de lui un homme un peu plus âgé. Habillé simplement, de façon un peu rustique, l'homme ne paraît pas venir du même monde que Milton.

Plus étonnant encore, l'homme verse quelques larmes. Milton lui tend un mouchoir. L'homme sort alors une petite boîte et la pose au centre de la table, puis se lève et sort discrètement, comme une ombre.

Décontenancée, mais pas assez pour que ma colère s'apaise, j'entre dans le restaurant. Milton est dos à l'entrée, si bien qu'il a un mouvement de surprise lorsque je m'assieds sur la chaise laissée libre en face de lui. Je le fixe d'un regard sombre.

– Bizarre, je ne suis finalement pas si étonné que tu sois là, dit Milton avec un sourire, tout en me caressant tendrement la joue.

Mon corps est tout électrisé par cette caresse…

Ah non ! Je ne vais pas me laisser embobiner de nouveau !

– Milton, quand es-tu rentré de ton voyage d'affaires ? demandé-je le plus froidement possible.
– Ce matin même, dit-il très calmement.

Il est gonflé quand même ! J'ouvre mon sac, et j'en sors le bavoir que je pose sur la table. Je le fixe de nouveau, et je serre la mâchoire en tremblant de colère. J'attends de voir sa réaction face à ma petite mise en scène.

Il regarde le bavoir un instant, puis relève la tête vers moi. C'est alors qu'il éclate de rire ! Quoi ? Je suis désarçonnée…

– Je comprends maintenant le ton de reproche qu'il y avait dans ta voix ! dit-il joyeusement.
– Milton, explique-toi… dis-je, un peu confuse.
– Ce bavoir est pour mon filleul. Ainsi que toutes les autres affaires que, manifestement, tu as trouvées dans mon bureau. Mes meilleurs amis viennent d'avoir un bébé. J'ai fait quelques achats et j'attends de leur rendre visite pour leur offrir tout ça. Voilà, tu connais toute l'histoire. J'imagine que tu es rassurée ? me dit-il avec un sourire tendre et amusé.

Ah, qu'est-ce que je te disais ? ! me hurle la Charlotte-raisonnable en moi.

Je rougis de honte. Qu'est-ce qui m'a pris ? Cela ne me ressemble pas d'avoir réagi aussi vivement.

Cet homme me fait vraiment un effet particulier.

Il n'empêche, j'imagine Milton en train de s'occuper de son filleul. Rien que l'image de lui, bébé au bras et biberon à la main, me fait fondre…

Mais un détail me chiffonne encore :

– Milton, je comprends pour le bavoir et pour les vêtements, mais tu as aussi acheté des *biberons* pour ton filleul ?

Il sourit d'un air embarrassé.

– En fait, je t'avoue que je ne savais pas trop quoi acheter, et du coup j'ai pris tout ce qui me semblait… adapté, dirons-nous.
– Tout ce que tu voyais dans le magasin, en somme !

Nous rions ensemble. Il me replace affectueusement une mèche de cheveux derrière l'oreille.

– Tu es belle quand tu es jalouse, Charlotte, fait-il en plongeant ses yeux lapis-lazulis dans les miens.

Je sens alors que nos cœurs battent à l'unisson.

Maintenant que le malentendu au sujet du bébé est dissipé, il est temps que j'aborde l'autre sujet sensible. La discussion qui me tracasse depuis l'ultimatum de Nina. Je respire profondément, et je me lance.

– Dis-moi, Milton, je sais que tu avais fait faire une enquête sur Nina et moi.
– Oui. Nous en avons déjà parlé.
– Oui, mais… Est-ce tout ? Y a-t-il autre chose que tu m'aies caché ? Un secret autour du château Bertram ? S'il te plaît, regarde-moi dans les yeux pour me répondre.

Le visage de Milton redevient sérieux. Il me fixe intensément et prend quelques secondes avant de reprendre la parole.

– Charlotte. C'est vrai que j'avais fait une enquête, dit-il d'un ton franc en ne me quittant pas des yeux, et c'était pour savoir quel était ton lien avec le château Bertram. Ça, tu le sais. En revanche, je te promets qu'il n'y a rien d'autre. Je te le dirais. Je te le dirais car je sais que je peux te faire confiance. Je le sais avec la tête, mais aussi avec le cœur.

J'esquisse un sourire. Je sais qu'il me dit la vérité.

– Charlotte, tu n'as pas l'air bien. Dis-moi ce qu'il y a, dit Milton d'un air tendre.
– C'est… Je ne sais pas trop comment le formuler…

Il caresse du doigt le dos de ma main posée sur la table. Sa délicatesse me fait fondre.

– Il se trouve que les Bertram ont quelques doutes à ton sujet. Ils semblent un peu, comment dire… méfiants ? Du coup, Nina n'est pas très à l'aise non plus.
– Et ?

– Et, pour tout te dire, Nina m'a demandé de te quitter, dis-je en le regardant droit dans les yeux.

Un silence suit. Milton semble réfléchir attentivement à ce que je viens de dire.

– Milton ?
– Je me demande ce que je peux faire pour arranger la situation, dit-il gentiment.

Puis son visage se ferme.

– Mais à mon sens, ces gens cachent quelque chose. Je ne sais pas encore quoi. Ce n'est pas très clair tout ça.

Je vois que ce n'est pas encore aujourd'hui que le mystère du château Bertram sera dévoilé. En tout cas, si je ne veux pas perdre Nina, il va falloir que nous ayons une discussion sérieuse.

En partie rassurée, j'en profite pour changer de sujet :

– Et sinon, cet homme à qui tu parlais, là, tout à l'heure, c'était qui ?
– Mon *prétendu* père, dit-il d'un ton circonspect.
– C'est donc le fameux type dont tu m'as parlé… Tu sembles perplexe.
– Tu sais, on n'est jamais sûr de rien… Il me paraît être un homme bon et bienveillant. Il serait facile de s'attacher. Je ne veux pas me donner de faux espoirs.

Milton a tant de mal à faire confiance ! Je sens une vraie blessure au fond de lui. Quelque chose qui a dû l'endurcir pour toujours, et qui le sépare de ses émotions intérieures. Cela me touche et me frustre à la fois.

– Qu'a-t-il comme preuves ? lui demandé-je, d'un ton positif.
– Des lettres, dit Milton en indiquant la boîte en carton au centre de la table. Ma mère lui aurait écrit ces lettres à l'époque où ils étaient ensemble. Mais bon…
– Mais quoi ?
– Sont-elles réellement écrites par elle ? Ont-elle été volées ? Peut-être même les a-t-il écrites lui même ? Qu'est-ce que j'en sais ? dit Milton d'un ton déconcerté.
– Mais il avait l'air si ému !
– Oh tu sais, les émotions… dit Milton en balayant cette idée d'un geste de la main.

Cette carapace commence à m'énerver.

– Enfin, Milton ! Tu ne peux pas dire ça comme ça ! Tu l'as dit toi-même : il n'avait franchement pas l'air d'un opportuniste. D'ailleurs, est-ce qu'il t'a demandé quoi que ce soit ? De l'argent ? A priori non ! Pourquoi tu ne peux pas laisser entrer des gens dans ton cœur ? Faire confiance… Comme tu me fais confiance à moi.

Un silence suit. Mes mots semblent résonner dans mes oreilles. J'ai dû parler un peu fort, et je me demande si je n'ai pas été un peu loin de parler à Milton comme ça.

Mais Milton ne semble pas perturbé le moins du monde. C'est un roc que j'ai en face de moi. Un roc d'une beauté perturbante. Sa mâchoire carrée tranche avec la profondeur marine de ses yeux bleus.

– Je vais te dire quelque chose, Charlotte : quand on a été abandonné par sa mère, qui a préféré disparaître, on accorde difficilement sa confiance.

Sa réponse calme, claire et lucide me fait courir un frisson dans le dos. Je réalise alors à quel point la confiance qu'il m'accorde est un cadeau immense de sa part.

– Milton… Je ne voulais pas remuer des choses difficiles, je suis déso…
– Ne t'en fais pas, Charlotte. Si je ne voulais pas t'en parler, je ne le ferais pas.

Et il me fait un sourire me signifiant que nous sommes maintenant suffisamment proches pour pouvoir discuter de sujets sensibles sans que cela n'endommage notre relation.

– Mais bon, peu importent toutes ces allégations et ces projections. J'en aurai bientôt le cœur net. Joseph Milton consent à un test ADN. Il m'a laissé un échantillon de ses cheveux. On verra bien.
– Milton, ce ne serait pas plus simple de demander à tes grands-parents ? Eux savent, forcément. Une analyse ADN, c'est aller un peu loin, non ?

Sa mâchoire se crispe. D'un coup, Milton recule sa chaise et se lève, visiblement irrité.

– Tu ne connais pas mes grands-parents, dit-il d'un ton vif.

Il regarde alors sa montre d'un geste.

– Je dois partir, Charlotte. Tu dois m'excuser.

Et, sans un mot de plus, il prend sa veste sur son bras et disparaît dans la rue bostonienne. Tout cela s'est passé en quelques instants. J'ai à peine eu le temps de m'en rendre compte. Je suis soufflée.

Milton a clairement une personnalité hors du commun… Volcanique !

Mais je dois avouer que ce n'est pas pour me déplaire…

– Pfff… C'est d'un cliché, me glisse la Charlotte-raisonnable.

– Peut-être, mais si ce cliché me rend heureuse, alors… Pourquoi pas ?

J'esquisse un sourire à ces pensées.

2. Amours bis

De retour à la maison, je repense à toutes ces histoires de château et de famille Bertram. Ça suffit ! J'ai besoin de me recentrer sur autre chose. Et de me réconcilier avec Nina. C'est peut-être la première fois que l'on a un différend de cette ampleur.

Cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas le surmonter, non ? C'est d'ailleurs à cela qu'on reconnaît les vrais amis, n'est-ce pas ?

Et je ne doute pas une seule seconde que Nina en fasse partie.

Je pose mes affaires sur le canapé. Il y a peu, c'était là-dessus que je dormais, quand Nina était encore ici, chez elle. Elle loge maintenant chez moi, à Gstaad en Suisse, dans le cadre d'un échange de quelques mois à visée *strictly business*.

Quand je pense qu'il y a encore si peu de temps j'étais une jeune entrepreneuse fraîchement débarquée, prête à conquérir l'Amérique en organisant mariages et goûters d'anniversaire… Et qu'aujourd'hui je suis tiraillée entre ma meilleure amie et le plus bel homme qu'on puisse imaginer ! Je me revois telle que j'étais et j'ai l'impression d'avoir tant mûri en si peu de temps. La rencontre avec Milton a été un choc. Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. Il s'est petit à petit installé dans mon esprit. Maintenant, il y a pris tant de place que cela entre en conflit avec certaines facettes de moi.

Une bouffée de nostalgie me prend. De repenser à cette Charlotte si différente – et pourtant si récente –, Gstaad et la Suisse me manquent. C'est cela avoir le mal du pays, j'imagine.

Et si j'appelais ma mère ? Même si les relations avec elle sont parfois difficiles, je l'aime énormément. Je n'hésite pas une seconde et je prends mon portable.

– Allô ?
– Allô, maman.
– Charlotte, ma chérie ! Comme cela me fait plaisir ! dit ma mère joyeusement.
– Comment ça va, maman ?
– Mon petit chou, il faut que tu me racontes tout. On a quasiment eu aucune nouvelle de toi depuis ton départ.
– Quasiment ? C'est-à-dire ?
– Oui, il faut dire que Nina est venue nous rendre visite. Non mais quelle chic fille ! Et puis elle est jolie comme tout. Tu devrais d'ailleurs prendre plus exemple sur elle je trouve. N'hésite pas à lui demander des conseils ma chérie. Je suis contente que ce soit ton amie. Tes fréquentations se sont nettement améliorées. Rappelle-toi de Mélanie quand tu étais au lycée, quelle petite peste. Et puis…

Ça y est, ma mère est en train de monologuer, tout en me traitant comme la petite fille que je ne

suis plus. D'habitude ça me met hors de moi. Vu d'ici, à Boston, je trouve ça plutôt pittoresque, même presque charmant.

Bah, Ce n'est pas maintenant que je la changerai.

– Maman, je te rappelle que j'ai vingt-trois ans. Je pense que j'ai largement fait mes preuves en tant qu'adulte responsable et que je sais me débrouiller quant à mes fréquentations, tu ne crois pas ?

– Tu as encore tellement de choses à apprendre, ma fille. Tu verras quand tu auras mon âge… dit-elle d'un ton pensif.

– Bon, et sinon, quelles sont les nouvelles de la maison ? Comment va papa ?

– Oh très bien ! Lui, dès qu'il a ses livres, il est heureux. Toujours un peu dans la lune. Il avait même pas reconnu Jérémie l'autre jour quand il s'est présenté.

– Jérémie est passé ? demandé-je, surprise.

Jérémie est mon meilleur ami. Il vit à Gstaad, et lorsque Nina venait des États-Unis pour passer ses vacances sur les pistes de ski, nous étions tous les trois inséparables.

– Oui, bien entendu qu'il est passé. Ils étaient ensemble avec la petite Nina.

– Tous les deux ?

– Ah oui ! Et puis, si tu veux mon avis – et je peux te dire que j'ai l'expérience de ces choses-là ma fille –, il y a quelque chose entre ces deux-là. Assurément !

– Mais non, maman, tu te fais toujours des films, dis-je gaiement. Ce n'est pas la première fois. Rappelle-toi lorsque tu étais persuadée que tante Nicole avait une aventure avec le boulanger. Ridicule !

– Ah je suis certaine que ça n'aurait pas déplu au boulanger.

– Mais tu racontes vraiment n'importe quoi ! dis-je en riant.

Ma mère me suit dans l'éclat de rire. Elle a quand même une bonne dose d'autodérision, et c'est plutôt agréable.

– Bon, en tout cas, je suis contente de voir que même si je suis loin, les choses ne changent pas à la maison.

– Et toi ma chérie, comment va ta vie aux États-Unis ?

Je soupire un instant. Que dois-je lui raconter ? Je ne vais tout de même pas lui parler de Milton. Ni de notre différend avec Nina. Le boulot ? Pfff…

– Tout va bien ici, maman. Je travaille dur. J'ai peu de temps pour le reste, dis-je d'un ton fuyant.

– Rien du côté du cœur ?

– Euh… Non, maman. Tu sais, le travail…

– Fais attention à toi. Quand tu auras mon âge, tu…

– Maman ! Arrête ça ! lui lancé-je, un peu agacée.

– Excuse-moi, dit-elle en gloussant. Sinon, Nina m'a parlé de ce gros contrat dont tu t'occupes. L'anniversaire d'un milliardaire, c'est ça ?

– De ses grands-parents, oui.
– En tout cas, ça ne doit pas être tous les jours évident.

Ça c'est sûr. Pour une fois, ma mère a visé dans le mille : ça n'est pas tous les jours évident !

Nous nous quittons après avoir échangé quelques menus détails sur la vie sociale gstaadienne et je raccroche avec un mélange diffus d'agacement et de réconfort.

Non mais, Nina avec Jérémie… N'importe quoi ! C'est inimaginable.

Mais, petit à petit, un doute s'installe… Rien que d'y penser et de le formuler dans ma tête, je suis de moins en moins sûre de moi. N'importe quoi ? Vraiment ? Ma mère a toujours des idées farfelues, mais elle les a vus ensemble quand même…

Et si c'était vrai ?

Je décide de ne pas tergiverser plus longtemps et j'appelle directement Jérémie.

– Allô ?
– Jérémie, c'est Charlotte ! lui lancé-je gaiement.
– Charlotte ! C'est génial ! Je m'y attendais pas du tout !
– Alors, Jay, comment ça va ? Toi ? Gstaad ? La station ?
– Pas encore de neige, mais ça ne saurait tarder. A priori, on pourra chausser les skis d'ici une semaine.
– Ah c'est chouette ! Ça me manque déjà, tu vois.
– Et toi, Charlotte, tout baigne ?
– Super. Beaucoup de boulot mais j'adore ça, et puis la ville est géniale.
– Cool.
– Dis-moi, Jay, j'ai une question plutôt directe.
– Oui ? Dis-moi ?
– C'est quoi ces histoires que me raconte ma mère, comme quoi toi et Nina, vous seriez… Eh bien… Toi et elle… dis-je en hésitant sur la fin.
– Eh bien oui, m'interrompt-il spontanément.
– Oui, quoi ? lancé-je, incrédule.
– Oui, c'est vrai, ta mère a raison : Nina et moi, on est ensemble. Ensemble, tout simplement.
– Mais, c'est dingue ? ! Mais… Mais comment ça s'est fait ?
– Pour tout te dire, depuis que Nina est arrivée la semaine dernière, on a fait la fiesta un peu tous les jours. Tu sais comment ça se passe, une chose en entraîne une autre… On s'est rapproché petit à petit. En bref, elle est sous la douche, là, en ce moment même. Elle récupère de notre sortie d'hier soir.
– Mais je…
– T'as l'air un peu perdue, Charlotte, dit-il en riant.
– Perdue ? Non. Surprise, oui. Mais, et toute cette histoire de grand amour qui dure depuis des années ? Cette romance secrète et inavouable ? Aux oubliettes, c'est ça ?

Jérémie éclate de rire.

– Tu n'as toujours pas compris, Charlotte ? C'est de Nina dont il s'agissait !

Je suis abasourdie. Je marque une pause.

Que suis-je bête ! Je connais Jérémie depuis toujours et je n'ai même pas réussi à décoder ça ? Je n'ai pas les mêmes pouvoirs divinatoires que Nina, apparemment.

– Nina, le grand amour ? Et voilà que maintenant ça se concrétise ?
– Tu ne t'imagines pas ce que je vis. C'est un rêve éveillé. C'est même encore mieux que dans mes rêves ! C'est une fille incroyable. Le grand amour ? Eh bien… C'est peut-être un peu tôt pour le dire, mais je sens quelque chose de grand entre nous. Quelque chose qui promet… Oh mais attends, quelle heure il est ? Mince, il va falloir que j'y aille. Encore une soirée de speed dating à organiser. Je suis désolé, faut que je te laisse. Ça a été super de te parler Charlotte. Attends une seconde, Nina sort justement de la salle de bains. Je te la passe. Je t'embrasse fort, et surtout donne-moi des nouvelles rapidement, d'accord ?
– Oui oui, bien sûr, dis-je, un poil déconcertée.

J'entends des pas à travers le combiné, quelques murmures, Jérémie qui sort avec la porte d'entrée qui claque, puis une voix féminine que je connais bien.

– Hello Charlotte ! lance Nina d'une voix chantante.
– Nina ! Alors… Comment ça va ? lui dis-je, toujours incrédule.
– Super, Charlotte. On ne peut mieux. La vie à Gstaad est très chouette. Et ton appartement est super cosy. J'adore ! Je m'éclate comme une petite folle. D'ailleurs, là, je suis en train de récupérer d'une grosse gueule de bois.
– Oui, si j'ai bien compris, les choses ont l'air plutôt festives, dis-je d'un ton entendu.

Elle a un petit rire.

– Comme tu vois, Jérémie et moi, on… On s'amuse bien, on va dire.
– J'ai cru comprendre, oui. Vous avez l'air bien *in love*, non ?
– *In love*, oh je dirais pas ça.
– Mais… Tu l'aimes ?
– Je l'adore ! On prend vraiment du bon temps.

Les grand sentiments de Jérémie n'ont pas l'air d'être tout à fait partagés… Bon, je vais éviter de m'en mêler pour l'instant. J'ai assez de soucis de mon côté.

Nina reprend :

– Charlotte, je voulais te dire. Je suis désolée. J'ai été un peu vive à l'aéroport l'autre jour. Ne m'en veux pas. Écoute, je m'en fiche des personnes avec qui tu sors. Ce ne sont pas mes oignons, et ce n'est surtout pas à moi de te juger. Les amies ne sont pas là pour ça, n'est-ce pas ? dit-elle d'un ton

chaleureux.

– Merci Nina, dis-je, plutôt soulagée de ne pas avoir à initier le sujet.

– Par contre, du coup, je te demanderai juste de ne plus parler du château. Ni avec moi, ni avec mon père et mes oncles. Ça te va ?

– Ça me va ! réponds-je, trop heureuse de faire la paix.

– Bon, tout ça, c'est dit. Maintenant, c'est dernière nous.

– Ok ! Bon, et sinon, entre deux gueules de bois, tu bosses un peu ?

Nina éclate de rire.

– Et comment ! Tu te moques, mais ça y est, je me suis occupée du fameux mariage des Kleinder. Tu sais, le type que tu trouvais si romantique, si amoureux, qui te parlait sans arrêt de sa femme ?

– Oui, bien sûr que je vois ! Et alors ?

– Du tonnerre de Dieu ! Ça a été incroyable. L'ambiance était *over the top*. Tout le monde s'est éclaté. Les mariés étaient ravis. Le lieu que tu avais trouvé était juste parfait. Voilà l'une des raisons pour lesquelles j'adore travailler avec toi, Charlotte, c'est que tu es pleine de surprises. Dis-moi, tu l'avais trouvé comment cet endroit ?

– Ah ça, ça reste mon petit secret.

– Mademoiselle fait sa cachottière ? Très bien, je n'en demande pas plus. Mais ce qui est sûr, c'est qu'un succès comme celui-ci peut nous rapporter énormément de contrats. Je crois que tout ça s'annonce merveilleusement bien !

Je n'allais pas lui dire que l'idée du lieu venait directement de Milton quand même…

3. Nouveau départ

Je raccroche avec Nina et me laisse tomber sur le canapé, les yeux dans le vague. Je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment, mais l'histoire entre elle et Jérémie m'a troublée.

Quand je pense qu'il en était amoureux depuis des années et qu'il ne me l'avait même pas dit !

Bon, à la limite, ça, je peux comprendre. Il ne devait pas se sentir très à l'aise de craquer pour la super copine que nous avions en commun. Et puis, que se serait-il passé si elle l'avait repoussé ? Un sacré malaise, oui ! Il a préféré attendre patiemment dans la *friend zone* jusqu'à ce que quelque chose se fasse naturellement. Comme cela se fait parfois après quelques verres un soir de fête…

Et pour la suite des événements ? Emménagement ? Mariage ? ! Je m'imagine déjà en train d'organiser la fête avec Nina, riant et papotant. Voir Nina et Jérémie en robe blanche et smoking… Cela m'émeut déjà. Ce sont mes deux amis les plus proches, et qu'ils puissent ressentir autant de bonheur me fait fondre.

Ça a l'air si naturel et évident pour eux.

Comme j'aimerais que ce soit aussi simple avec Milton ! Il est si complexe et si fascinant à la fois…

À bien y réfléchir, c'est vrai que Nina et Jérémie vont bien ensemble. Et même si Nina n'a pas l'air de partager le grand élan romantique de Jay, elle éprouve des sentiments, elle l'a dit. Elle est pudique, voilà tout ! Que l'on puisse qualifier Nina de personne pudique peut faire sourire, mais je pense sincèrement que plus les émotions sont profondes, moins elle les montre.

Allez, on dit combien ? Sept sur dix ? Allez, huit sur dix sur l'échelle du romantisme ! Une bonne note pour motiver les troupes, et pas trop haute pour laisser de la marge de progression. Enfin, huit sur dix… Surtout du côté de Jay pour l'instant.

Bon, ça suffit de rêvasser. Il faut se remettre au travail. Je me baisse et j'attrape mon sac à main en cuir couleur corail. J'ouvre le rabat et j'en sors mon petit ordinateur portable en aluminium qui ne me quitte pour ainsi dire jamais. Parfois j'ai l'impression d'être mariée avec ! Je l'ouvre. L'écran s'allume illico, et mes doigts se lancent automatiquement sur le clavier de touches noires. Mais une petite voix résonne dans ma tête, comme un démon de tentation…

– Et si j'appelais Milton ?

– Arrête ! Ce n'est pas le moment, lui répond la Charlotte-raisonnable.

– Ne me dis pas que tu ne voudrais pas entendre sa belle voix grave, là, tout de suite ? réplique

la Charlotte-romantique d'une voix suave.

– Je ne dis pas ça. Je dis juste qu'on a du travail. C'est tout.

– Mouais… En vrai, tu n'oses pas, dit-elle d'un ton moqueur.

– Quoi ?

– Eh bien oui, au fond de toi, il t'impressionne.

– C'est pas ça, c'est juste que je n'ai pas envie de l'oppresser. Voilà, dit la Charlotte-raisonnable avec une pointe de mauvaise foi.

Ça y est, maintenant je rougis ! Je suis capable de m'embarrasser toute seule. C'est quand même fort, non ?

Soudain une petite sonnerie interrompt mon dialogue intérieur. C'est une notification sur Facebook. Je jette un œil distrait en bas de la page.

Milton ?

Je cligne des yeux plusieurs fois. Milton Turner ? Sur Facebook ? Je relis : c'est bien une demande d'ami de sa part. Parfaitement incrédule, j'hésite à répondre. Mais enfin… Ça ne peut être que lui. J'accepte la demande. Dans la seconde qui suit, la sonnerie du tchat retentit. La fenêtre s'affiche et je lis :

> M_T >> Hello Charlotte.

> Ch_B >>

Un frisson d'excitation me parcourt l'échine. Comme une gamine, je jette un coup d'œil à gauche et à droite, comme si je pouvais être observée. Sur la fenêtre de tchat, le curseur clignotant sur la deuxième ligne ne laisse planer aucune ambiguïté : il me faut répondre. Et sans attendre. Je me lance timidement :

> M_T >> Hello Charlotte.

> Ch_B >> Milton ?

Immédiatement, je me sens bête d'avoir posé la question. Bien sûr que c'est Milton. C'est écrit. Pfff…

Je m'empresse d'ajouter :

> Ch_B >> Tu es sur Facebook ? Toi ?

Une nouvelle ligne vierge s'affiche immédiatement. Le curseur s'affole. Il doit être en train de me répondre.

> M_T >> Je n'y étais pas il y a 10 minutes. Mais il le fallait bien puisque tu y es.

Il s'est inscrit uniquement pour moi ? ! Je décide de ne pas relever, et poursuis la conversation.

> Ch_B >> Tu as du nouveau sur le château Bertram ?

Il répond vite :

> M_T >> Non, rien de neuf. C'est autre chose. Je te contacte pour avoir ton avis. Il m'est arrivé quelque chose d'important.

> Ch_B >> ? ?

> M_T >> Il y a quelques mois, j'ai rencontré une femme terriblement séduisante dans la montagne suisse.

> Ch_B >> Ah oui ? Et quel conseil puis-je te donner ?

> M_T >> J'aimerais beaucoup l'inviter à dîner. Tu penses qu'elle sera d'accord ?

> Ch_B >> Tu lui proposes un rendez-vous ?

> M_T >> Cette fois, je lui propose un vrai rendez-vous, en bonne et due forme.

> Ch_B >> Une raison particulière ?

> M_T >> Je pensais à toi. Comme trop souvent.

Je marque une courte pause. Ces derniers mots me touchent et ma respiration s'accélère.

> Ch_B >> Trop souvent ? Pourquoi ? Il y a un quota à ne pas dépasser ?

> M_T >> C'est juste que passé une certaine dose, il devient impératif de te voir.

> Ch_B >> Je crois qu'on est accro à la même chose alors…

> M_T >> Pour le vérifier, il n'y a qu'une seule solution.

Mon cœur bat plus vite.

> Ch_B >> Quand ?

> M_T >> Ce soir, bien entendu.

***

Il est dix-neuf heures vingt-cinq. Comme d'habitude avec Milton, je ne sais pas à quoi m'attendre, alors j'ai enfilé une robe cocktail noire toute simple. Il s'agit de ne pas commettre d'impair. J'attache à mon poignet la sublime montre Longines qu'il m'a offerte, et, un peu nerveuse, je me regarde dans la glace du couloir. Je me tourne, mains sur les hanches pour voir ce que ça donne de dos… Ok, tout va. Juste un dernier raccord de maquillage avant l'heure. Mais je tremble un peu et l'eye-liner dépasse sur le côté. Pas de gros dégâts. J'arrange ça d'une pichenette.

Tout ce que je sais, c'est qu'un chauffeur vient me chercher à la demie pétante. Et, effectivement, avec la précision d'une horloge suisse, la sonnette retentit à la seconde près. J'appuie sur le bouton de l'interphone et deux minutes plus tard, un bel homme, excessivement courtois, se présente à ma porte. Il porte un uniforme bleu et noir et des gants blancs. En me saluant, il enlève sa casquette pour la tenir au niveau de l'abdomen, et me fait signe de le devancer.

J'ai l'impression d'être Lauren Bacall dans un film des années 40 !

Je ne croyais pas si bien dire : tout contre le trottoir est garée une somptueuse voiture noire et blanche rutilante. C'est une Rolls Royce Silver Wraith de 1951. Je reconnais de suite le modèle car nous avions un voisin richissime à Gstaad qui en avait une identique. Il possédait l'hôtel à côté duquel nous vivions, et sa voiture faisait tourner toutes les têtes quand elle passait.

Le chauffeur m'ouvre la porte sans un mot, mais avec un grand sourire. Je m'installe sur la banquette arrière en cuir sombre, et tout en caressant l'assise de la main, je me rappelle que Milton est un amoureux des objets et des lieux qui ont une vie, une histoire. Un passé beau et défini… Ce que lui n'a pas eu.

Nous traversons la ville, et la voiture fait le même effet que dans les rues montagneuses de la

Suisse : tous les regards se fixent sur nous.

Une vingtaine de minutes plus tard, nous nous garons. La portière s'ouvre toute seule. Je me tourne et pose mes pieds sur le bitume. Je place ma main en visière au-dessus des yeux, éblouis par le soleil rougeoyant. Je me relève sans voir grand-chose.

Je connais ce parfum.

Je ne l'ai pas encore vu, mais je sais qu'il est là, debout, à trente centimètres de moi. Il referme la portière dans mon dos.

– Tu es merveilleuse dans cette robe, dit Milton d'une voix grave et suave qui enchante mes oreilles.

Mes yeux s'habituent à la luminosité. En face de moi, la rivière Charles. L'eau luit de milles facettes orangées devant le soleil couchant.

Au moment où il prend ma main dans la sienne, je tourne la tête et le vois, lui, magnifique dans son costume gris à liserés bordeaux. Ses yeux étincellent dans la lumière. Il se penche vers moi et dépose un baiser délicat sur ma joue, tout à côté de la commissure de mes lèvres.

Ça y est, je craque ! Mon cœur se liquéfie.

– Bonsoir Milton. Quel accueil, lui dis-je, les yeux dans les yeux.
– Viens avec moi, Charlotte.

Il me mène par la main, et je le suis en observant sa silhouette. Ses épaules carrées se découpent sur le ciel. Son allure racée et le petit sourire qu'il me lance quand il se tourne vers moi me font rougir d'excitation.

Nous nous dirigeons vers le bord de l'eau. Un petit ponton de bois lustré est gardé par un homme portant le même uniforme que mon chauffeur. Il nous laisse passer en inclinant respectueusement la tête devant nous. Sur l'eau, nous attend un bateau tout en bois d'une dizaine de mètres de long. Nous en enjambons le bord, et nous nous asseyons sur une banquette sous un petit habitacle.

– On dirait une réplique de ces bateaux-taxis de luxe vénitiens ! lui lancé-je.
– Une réplique ? Pourquoi une réplique ? dit-il avec un sourire.

Un troisième homme en uniforme est assis devant nous aux commandes et enclenche le moteur. L'embarcation se lance, et nous glissons sur la surface de l'eau pour une promenade romantique dans le soir naissant.

Milton est aux petits soins. Il prend de dessous la table basse une bouteille de vin rouge et deux verres ciselés. Nous trinquons les yeux dans les yeux. La nervosité et l'excitation de tout à l'heure se sont envolées. Je ressens maintenant une plénitude tendre et complice. Nous avons très peu parlé

jusqu'à présent. Les mots sont rares car tout passe dans le regard. Dans l'habitacle, nous sommes protégés de la légère brise fraîche, mais les larges fenêtres nous permettent de profiter de la vue exceptionnelle.

Nous sommes assis à côté l'un de l'autre. Nos corps ne se touchent pas, mais il y a comme un champ magnétique entre nous. Milton caresse très légèrement mon bras et un frisson me traverse de part en part. D'un rien, il génère en moi des tensions électriques insensées.

Le doux ronronnement du moteur nous berce et accompagne l'apparition des étoiles au-dessus de nous, visibles à travers le toit vitré de la cabine. Bientôt, le bateau s'approche de la berge, et nous accostons entre deux majestueux saules pleureurs. Milton se lève et met pied à terre. Il me donne la main pour me soutenir et me guider sur le ponton. Un petit chemin pavé de pierres serpente dans un parc à l'anglaise. La nuit est maintenant presque complète et des lampions en verre et de couleur or rythment notre marche sous la lune. Quelques mètres plus loin et nous voici devant un grand manoir. Il s'agit visiblement d'un restaurant luxueux. Nous montons les quelques marches du perron et une femme nous accueille courtoisement.

Milton n'a pas besoin de dire un mot que la demoiselle nous mène vers un grand escalier de bois. L'endroit semble avoir été une ancienne demeure bourgeoise désormais réhabilitée en restaurant gastronomique haut de gamme. Nous montons les longues marches en bois sombre. Je fais glisser ma main sur la rampe sculptée avec raffinement. Milton me précède, comme il est d'usage dans les codes de la galanterie. Ce type est incroyable, je crois qu'il est incapable d'un seul faux pas !

Mouais, mis à part ce fameux message qui me renvoyait vers Hadrian après notre brûlant après-midi… Bah ! On va dire que c'est de l'histoire ancienne.

À l'étage, nous sommes placés tout contre la vitre. En fait de fenêtre, le mur entier a été remplacé par du verre, et la vue donne directement sur la rivière, étincelant des lampions et lampadaires sous le ciel nocturne.

Enfin assis face à face, le regard lapis-lazulis de Milton vibre dans la lumière tamisée. Il m'a happée tout entière. Sa silhouette droite et solide me domine légèrement. Je me sens un peu démunie, comme prise au piège ; prisonnière de son aura et de son contrôle.

On ne nous donne pas de menu : tout semble avoir été prévu à l'avance. Et alors que l'on nous sert un vin blanc sec absolument exquis, les mots et la conversation reprennent leur place entre Milton et moi, tout naturellement, sans y penser.

Cette alternance de silence et d'échanges renforce notre complicité : quel que soit le moment, nous nous sentons à l'aise ensemble, comme si nos âmes étaient connectées.

Soudain, il se tourne vers la vitre.

– Je trouve cette vue magnifique, dit-il, le regard perdu au loin.
– C'est effectivement très beau.

Il y a un je-ne-sais-quoi de mélancolique dans ce profil que je vois, happé par des pensées qui semblent le ramener à des souvenirs lointains. Mais il se ressaisit vite et se tourne vers moi.

– Elle est d'autant plus belle que tu es là, Charlotte.

Je souris. Il ne me fait pas souvent de déclarations directement. Une forme de pudeur ou de mise à distance des émotions. Et cela me touche d'autant plus. Il y a tant de choses bouillonnantes dans cet homme, et cela m'attire terriblement.

Puis la conversation dévie sur nos amis respectifs. C'est le moment d'éclaircir certains points.

– Maintenant qu'on en parle, tu peux m'en dire plus sur cette Elisabeth ?

Milton sourit. Il repense sûrement à la fois où je me suis ridiculisée en plein restaurant en lui mettant devant le nez un bavoir tout neuf qu'il avait acheté pour son filleul. Et moi qui croyais qu'il menait une double vie avec femme et enfants !

Je rougis. Il me caresse doucement la joue du bout des doigts. Je frissonne.

– Tu n'as pas à avoir honte d'avoir été un peu jalouse, Charlotte.

Mais il lit dans mes pensées ou quoi ?

– Non, c'est pas ça, c'est… Euh…
– Moi, je trouve ça charmant que tu aies pu penser que j'avais un enfant. Et encore plus charmant que ça t'ait touché à ce point.
– Et donc, ce filleul, c'est le fils d'Elisabeth, c'est ça ? demandé-je en tentant de couper court à des souvenirs qui m'embarrassent.
– Oui, c'est cela. Elisabeth et son mari, Tim, sont mes meilleurs amis. Ce sont des personnes formidables. Il va falloir que je te les présente. Non ?

Je marque un temps. Enfin, j'en sais davantage. De plus, il veut me présenter ses meilleurs amis. Petit à petit, Milton m'ouvre des portes dans son univers et dans son monde. C'est comme s'il me faisait une place.

– Avec plaisir ! dis-je gaiement. Raconte-m'en un peu plus sur eux.

Milton se livre sans plus d'effort. Lui si méfiant se sent visiblement à l'aise et en confiance avec moi. Je me sens très touchée et même plutôt fière.

– J'ai rencontré Elisabeth au lycée. Elle est maintenant à la tête de sa boîte de communication. Tim, lui, c'était sur les bancs de l'université. Un sacré type. Toujours à vouloir défendre la veuve et l'orphelin. Il est journaliste d'investigation.

Ça ne m'étonne pas que Milton ait des amis qui ont des fortes valeurs éthiques.

Qui se ressemble s'assemble.

– Donc c'est toi le lien entre eux ?

– Oui, tu as vu juste ! dit Milton en souriant. C'est effectivement à une fête de fin de promo que j'avais organisée qu'ils se sont rencontrés. Et plus quittés depuis !

Milton a deux meilleurs amis qui s'aiment et se marient. Cela me rappelle Nina et Jérémie. Je lui en parle.

– C'est amusant ça, répond-il. À croire que nous avons une sorte de destin commun…

Et il pose sa main sur la mienne, restée sur la table entre les verres. Une chaleur m'envahit, comme une vague qui me submerge. Le vin a son effet, mais c'est Milton qui me procure la plus belle des ivresses…

Nous parlons de tout et de rien, et la soirée passe comme un éclair tandis qu'une vraie connivence naît. Cela fait longtemps que je ne me suis pas sentie aussi bien et aussi calme. Comme protégée de la tempête de la vie par un homme fort dans les bras duquel on se blottit. De m'imaginer tout contre le corps de Milton, une ardeur me prend dans la poitrine et dans le ventre. Mes bras s'engourdissent tandis que mes jambes ne tiennent plus en place. Je croise et décroise mes cuisses sans cesse. Son visage est si proche : je ne veux que l'embrasser. Ses lèvres sont fermes et son cou musclé. Mais il est de l'autre côté de la table, et cette distance est comme un jeu qui attise encore plus mon désir.

Le repas se termine et j'ai les joues en feu. Milton s'est levé avant moi, et il me donne la main pour que je l'accompagne. On nous rapporte nos manteaux et nous quittons ce lieu extraordinaire. Je frissonne au contact de l'air frais. Nous redescendons le petit chemin de pierre, et retrouvons notre joli bateau. Il fait froid près de l'eau et je ne suis pas loin de grelotter, mais alors que nous pénétrons dans l'habitacle, une douce chaleur nous accueille. L'intérieur est petit mais chauffé.

Ça c'est du luxe !

Nous nous installons sur les coussins et nous lovons l'un contre l'autre tandis que l'embarcation redémarre et fend les reflets blancs de la lune.

Si c'est cela un premier rendez-vous « en bonne et due forme » pour Milton, je resigne pour la prochaine tournée !

Le trajet du retour se fait dans la même Rolls Royce, avec Milton cette fois-ci à mes côtés. Arrivés devant chez moi, Milton sort avant moi et ouvre ma portière. Il me raccompagne jusque devant la porte de mon immeuble.

Jusqu'alors, nous ne nous sommes pas embrassés et que peu touchés. C'est comme si nous repartions de zéro et que nous refaisions connaissance depuis le départ. Nous nous réapprivoisons, et ce petit jeu m'excite terriblement.

Ça y est, je suis dos à la porte et Milton est à vingt centimètres de moi. Il se penche lentement vers ma bouche. Ses lèvres douces effleurent les miennes. Le contact m'électrise littéralement. Je ne sens plus mes mains et mes pieds. La langue de Milton exerce une légère pression sur mes lèvres pour les entrouvrir. Je me laisse faire totalement. Nos bouches se caressent longtemps. Ses mains passent dans mon dos et il me tient penchée tandis que notre baiser langoureux dure une éternité.

Puis il me redresse. Je rouvre les yeux. Il me regarde d'un air pénétrant. Il me tient la main droite et recule de deux pas. Il me sourit, et il lâche ma main. Il tourne les talons et repart.

Quoi ? ! Non mais c'est quoi cette histoire ? C'est une blague ? Toute cette soirée et puis il s'en va ? !

– Milton ? Mais où vas-tu ? Y a-t-il un problème ? Tu ne veux pas monter ?
– C'est un premier rendez-vous, Charlotte. Ici, aux États-Unis, ça ne se fait pas.

Je souris.

– Heureusement que je suis suisse alors… dis-je, ouvrant la porte dans mon dos, mes yeux plongés dans ceux de Milton.

Il sourit également. Sa fossette au coin de l'œil droit se creuse.

– J'adore votre esprit européen…

Il fait un signe discret au chauffeur et revient droit vers moi. Nous nous agrippons d'un geste et nous engouffrons ensemble dans l'entrée, corps contre corps.

Notre étreinte est fougueuse. Le désir a été attisé pendant toute la soirée, comme une braise lentement chauffée qui vire d'un coup du noir au rouge incandescent. Je ferme la porte d'entrée à l'aveugle, d'un coup de talon. Mon attention est tout entière fixée sur les yeux de Milton. Ses iris lapis-lazulis me font entrer dans un état d'hypnose. Le désir a maintenant envahi mon corps comme de la lave rougeoyante.

Nos mains sont insatiables : elles courent sur nos corps respectifs. Nos bouches luttent pour se trouver et pour se défaire. Je veux l'embrasser, je veux le croquer, je veux le goûter.

Nous sommes encore dans l'entrée et la pensée qui me vient est :

Comment vais-je pouvoir attendre d'être montée à l'appartement ?

Je sens sous mes paumes le torse ferme et charpenté de Milton. C'est un supplice que de ne pas toucher sa peau à travers sa chemise. Rapidement, mes doigts filent entre ses boutons. Ses mains à lui courent sur mes hanches. Il m'agrippe fermement les fesses tout en me mordant voracement le cou.

Je me sens libérée dans mon ardeur. Encore plus que la dernière fois. J'ai mûri, grandi. Je suis

encore plus femme. Milton m'a rendue encore plus femme, et je me sais capable d'aller bien plus loin.

Je me tiens à ses larges épaules tout en l'enlaçant de ma jambe droite. Lui me couvre de baisers à la naissance de mon décolleté. Avec la langue, il remonte en glissant lentement sur mon cou palpitant de désir. Arrivé au menton, il le mordille passionnément, puis reprend son chemin pour pénétrer ma bouche de sa langue chaude et mouvante. Il explore les tréfonds de ma bouche. Je gémis de plaisir.

Ses mains ont empoigné mes fesses si fermement que je décolle du sol. Il me ramène tout contre lui, et je peux sentir à travers son pantalon et ma robe son érection affolante. Instinctivement, je me déhanche pour caresser mon bassin contre le sien.

La volupté nous prend si fort que nous perdons l'équilibre. Nous manquons de tomber mais Milton se rattrape au mur et me tient en équilibre. Nous nous regardons en souriant.

– Je n'ai jamais été emporté comme cela par quelqu'un, Charlotte.
– Tiens-moi fort, Milton.

Nous reprenons nos baisers fous et commençons à grimper les escaliers en direction de mon duplex. Le chemin est un supplice : nos bras et nos mains se prennent et s'agrippent et notre désir rend la montée difficile. Nous parvenons enfin à la porte de l'appartement. Je dois quitter ses lèvres un instant pour chercher mes clefs dans mon sac à main. Mais Milton ne me laisse pas faire. Il est dans mon cou et dans ma nuque. Mes mains papillonnent à l'aveuglette dans mon sac. Par chance, mes doigts trouvent la clef, mais une vague m'emporte et je ne contrôle plus rien. Ma bouche revient sur sa peau. Les clefs me glissent des mains et leur tintement au sol résonne dans le couloir de l'immeuble. Milton se baisse rapidement pour les ramasser.

En quelques secondes, la porte s'ouvre comme par magie. Les bras puissants de Milton m'entraînent à l'intérieur. En un éclair, il ramasse mon sac tombé à terre, et nous nous plaquons contre la porte fermée, vibrants de volupté. Comme des fleurs perdant un à un leurs pétales, nos vêtements parsèment l'entrée. Milton, chemise maintenant débraillée, est pieds nus. Quant à moi, je n'ai plus ni veste ni chaussures.

D'un geste sûr, Milton défait à l'aveugle la fermeture Éclair de ma robe. Je frissonne de sentir la douceur de ses mains directement sur mon dos. Je tiens sa tête par les joues et je couvre son visage de baisers. Il embrasse mes paumes et remonte le long de mes avant-bras, sur la partie la plus tendre, fine et sensible de la peau. Des frissons me parcourent le corps. Cet homme m'électrise, tout simplement.

Il fait glisser à terre ma robe de cocktail noire. Elle ne se fait pas prier pour disparaître de ma vue ! Ne me restent désormais que mon soutien-gorge, ma culotte et des bas. Je passe mes doigts sous la chemise de Milton, et je sens les démarcations saillantes de ses abdominaux. Je déboutonne le vêtement et le lui retire.

Il est tout bonnement sublime, là, devant moi, torse nu et pieds nus.

Il vient me prendre la main. Il tire sur mon bras pour m'amener à lui, puis il me fait basculer sur le grand canapé gris du salon. Ça y est, je suis allongée sur le dos, offerte à lui. Il se baisse et lève ma jambe. Il m'embrasse le pied et remonte le long du tibia puis de la cuisse. Je vais pour retirer mes bas.

– Non, surtout pas, me chuchote-t-il avec un sourire et en posant sa main sur la mienne.

Je souris et ferme les yeux. Ses paumes glissent sur le côté des mes cuisses et prennent mes hanches sous l'élastique de ma culotte. Il la retire délicatement, tout doucement. C'est un supplice !

J'ai enfoncé mes doigts dans ses cheveux bruns et épais et je fais venir sa tête vers mon ventre. Je n'ai pas à forcer : c'était visiblement dans ses plans ! Il m'embrasse le nombril, et en lèche tout le pourtour. Il dépose une trace chaude et humide sur mon ventre en direction de mon pubis. J'écarte les jambes. L'invitation est claire. Sa langue s'attarde sur le mont de Vénus, là, tout en haut de mon sexe. C'est sa manière à lui de me rendre dingue ! Des tremblements passent comme un courant électrique le long de ma colonne vertébrale. Ses mains n'ont cessé de caresser mes cuisses et j'attends le moment où il va s'attaquer à mon intimité humide et échauffée.

Enfin, c'est maintenant !

Sa bouche de fauve s'est jetée sur sa proie. Je crie. Je gémis. Avec sa langue, il joue avec mes lèvres et mon clitoris. C'est si bon… Mes mains s'affolent dans sa chevelure et voyagent sur sa nuque et ses épaules.

Milton continue de plus belle. Il s'aide à présent de ses doigts. Je les sens aller et venir en moi tandis qu'il titille toujours mon clitoris. Soudain, il le mordille un peu. Je crie ! Milton tressaille. Mais il ne s'arrête pas. J'ouvre les yeux. Je m'aperçois que je l'ai griffé profondément aux épaules. Des perles de sang gouttent le long de sa peau. Mais mes sens sont chavirés, je n'ai pas la lucidité de dire quoi que ce soit.

Milton se relève alors. Il est agenouillé face à moi, qui suis allongée, offerte, sur la grande assise du canapé. Je me lève vers lui, m'agenouille tout contre son corps, et viens lui lécher le téton gauche. Il caresse mes seins voluptueusement. Ses doigts furètent sous les bretelles de mon soutien-gorge, qu'il écarte. Puis il défait l'agrafe dans le dos. Ses mains continuent sur ma poitrine nue et mes seins durcissent sous la fièvre du désir.

Mes caresses buccales montent vers son épaule encore marquée de sang. Je lèche sa légère blessure, comme pour le guérir. Il gémit et son visage se tourne vers le ciel, yeux fermés.

Sa main gauche reste sur ma poitrine tandis que la droite redescend entre mes cuisses trempées d'excitation. Ses doigts reviennent en moi alors que son pouce ne cesse de cajoler mon clitoris. Mon corps a des soubresauts de plaisir et je souris de délice.

Je m'attaque à son pantalon en défaisant sa ceinture. Il ne me faut que quelques secondes pour libérer ce sexe que j'attends. Son érection est intense. Mes doigts courent le long de sa verge qui se

tend par à-coups. Milton enfonce la main dans la poche droite de son pantalon, maintenant au sol. Il en ressort un préservatif. Il va pour l'ouvrir mais je l'arrête. Je le prends et entreprends de le lui mettre moi-même. Je le pose et le déroule lentement d'une main tout en caressant ses testicules de l'autre.

En prenant appui sur ses épaules, je me hisse et m'empale d'un coup sec sur son sexe imposant. Nous gémissons de concert. Il me tient par la taille et fait de grands mouvements de va-et-vient, m'emmenant sur l'entière longueur de sa verge immense. Je le sens profondément en moi et c'est si bon…

Milton fait toujours courir sa bouche dans mon cou. Il mord, il suçote, il tire, il embrasse. Je gémis encore. Ses mains qui étaient sur ma taille me maintiennent à présent les hanches. Il me contrôle : je suis totalement à sa merci… Et j'aime ça.

Il me transperce avec de plus en plus de vigueur. Je me penche sur Milton et je repose ma joue sur son épaule. Tout le poids de mon torse est appuyé sur lui. Cela me permet d'attraper ses fesses musclées et dures. Je les sens se contracter et se décontracter sous mes doigts à chaque mouvement.

Nos souffles s'accélèrent et se font plus fort. Nous sommes sur le même rythme, sur le même tempo. La jouissance m'envahit tandis que Milton tressaille à l'intérieur de moi. Une vague de plaisir nous envahit. Puis nos corps se détendent. Par derrière sa nuque, je m'aperçois que je l'ai griffé dans le dos.

Il fait une pause. Il me regarde et me lance dans un sourire :

– Tu es une vraie tigresse. Je n'avais pas encore vu cette facette-là…

Je lui souris.

– Et il y a bien d'autres facettes de nous deux à découvrir ensemble, lui réponds-je.

Nous nous levons. Milton se dirige vers la cuisine pour se servir un verre d'eau glacée. Je le suis et je fais de même. Mais je ne le termine pas. Je lève mon verre, et je verse doucement le liquide froid sur le torse de Milton. Il frissonne et ses tétons durcissent. Il me regarde fixement. Je reviens lécher ses pectoraux pour le réchauffer et j'entends des gémissements de plaisir.

Puis je me relève et me dirige vers le mur juste à côté. Je me place dos à Milton, les mains à plat sur la cloison. J'écarte les jambes et recule un peu mes fesses. Je veux qu'il me prenne comme ça, debout.

Il s'approche et enfonce son sexe en moi. Dans cette position, je peux le sentir encore plus loin. Nous gémissons ensemble. Je fais aller et venir mon bassin vivement, avec fièvre. D'avant en arrière et d'arrière en avant, je me cambre et me laisse complètement partir, autorisant mon corps à se libérer, à s'abandonner entièrement au plaisir.

Lui fait courir ses mains sur mon dos. Les caresses me font frissonner, trembler, tressaillir. Il ramène ses doigts de l'autre côté de mon bassin, sur mon pubis. Et tandis qu'il me pénètre avec passion, il se met à me caresser le clitoris.

Je suis maintenant déchaînée. Nos voix se répondent et nos corps se heurtent. Je tremble de tous mes membres. Les mains de Milton se crispent de plus en plus sur mes fesses. Nous allons si vite et si fort qu'il me semble ne plus rien voir. Une tension électrique extraordinaire nous traverse et attise nos sens au-delà de toute raison.

Et soudain, une décharge de volupté explose dans ma poitrine et dans mon ventre. Nous gémissons et nous nous agrippons. Je tremble. Des soubresauts me prennent dans tous mes muscles. Nos mouvements se mêlent et ralentissent. Nos cœurs palpitent.

Nous terminons en une exaltation infinie.

4. La boîte de Pandore

Le soleil caresse délicatement la joue de Milton. C'est la première chose que je vois en ouvrant les yeux. Ses paupières sont encore closes, et j'entends sa douce respiration aller et venir en rythme. Ses beaux cheveux bruns racontent la folle nuit que nous avons passée, et quelques mèches retombent sur son front, comme chez un athlète au vestiaire. Ne dépassent de la couette que sa tête, son cou et ses épaules. J'observe attentivement ces dernières. Elles sont larges, carrées, musclées. J'y vois quelques traces de griffure, témoins de nos ébats, et je souris en me mordant la lèvre inférieure.

Il remue légèrement. Il fronce les sourcils puis ouvre petit à petit ses yeux. Ses paupières découvrent ses magnifiques iris bleu sombre, tout comme un écrin qui s'ouvre dévoile un saphir éclatant. Il me regarde intensément. Ce moment semble durer une éternité.

Il sourit.

Il s'approche de moi et passe sa main sur mon front et dans mes cheveux. Il dépose un baiser sur ma joue, puis sur mes lèvres. Le contact de sa peau est doux comme du satin et c'est le plus merveilleux réveil que l'on puisse imaginer.

Il se redresse et s'assoit dos au mur. Ses bras reposent sur ses genoux pliés à hauteur d'épaule. Je peux voir son beau torse ferme et ses abdominaux secs. Je ne peux que deviner ce qu'il y a quelques centimètres plus bas, sous la couette blanche.

Milton scrute la pièce. Il semble photographier mentalement tout ce qu'il voit.

– Je me demande… dit-il pensivement.
– Oui ?
– Comment est ta chambre ? La vraie.
– Si tu dis ça, c'est que tu l'imagines bien différente de celle-ci.
– Oui.
– Tu ne penses pas qu'elle pourrait être similaire ?
– Non. Trop moderne. Trop impersonnelle.

Puis il se tourne franchement vers moi.

– Parle-moi. Dis-moi. Raconte-moi ton chez-toi. Tout. Comment est ton appartement, ta chambre ?

Je me redresse et m'assois contre le mur tout contre lui, dans la même position. Je repose ma tête de côté sur son épaule.

– Rien d'extraordinaire, tu sais. Quatre murs, une porte. Quelques meubles. J'ai un bureau que je tiens de mon grand-père. Celui-là, je ne m'en séparerais pour rien au monde. C'est un souvenir trop

précieux.

– Et ?

– Un lit ordinaire.

– Couette ou couverture ? me demande-t-il en souriant.

– Couette bien sûr ! dis-je en riant. Autour du lit, j'ai des cadres photo avec mes amis et ma famille. J'ai aussi une belle représentation de Tamara de Lempicka sur le mur.

– Les choses qui comptent pour toi sont les choses qui te touchent. C'est beau, et c'est cela que j'aime chez toi.

Je me blottis contre lui. Puis d'un grand geste, il me désigne en face la grande étagère remplie de romans d'amour.

– Par contre, ça, c'est à toi ! lance-t-il avec un sourire.

– Comment t'as deviné ?

– Dis-moi, ces types dans ces romans, ils te font vraiment rêver ? dit-il d'un ton taquin.

– Eh, mais je ne les lis pas pour les mecs ! lui réponds-je en riant et en le poussant avec la main.

– Alors pourquoi ?

– C'est pour l'histoire. Pas pour les héros eux-mêmes. C'est tout ce qu'il font ensemble qui fait rêver. Tout ce qui fait que l'imagination s'envole au bout de quelques pages.

– Et tu trouves pas ça un peu cliché, le beau gosse qui déclare son amour sur la falaise battue par les vents ?

– Pfff… Ça pourrait très bien être au supermarché ou sur la lune, je m'en fiche ! L'essentiel, ce n'est pas la destination, c'est… le voyage.

Il approche son visage du mien et me prend le menton entre son index et son pouce.

– Tu ne cesseras jamais de me surprendre, toi.

Il dépose sur ma bouche un baiser humide. Son corps chaud est presque entièrement découvert. Sa main descend et vient caresser mon sein. Ma poitrine se durcit et l'excitation monte en flèche. Puis sa paume glisse sur mon ventre et va s'enfouir sous la couette.

Je lâche un petit cri.

Puis je me laisse faire. Totalement.

***

Nous sommes habillés, main dans la main, et nous descendons l'escalier de mon immeuble. Rien n'est prévu, rien n'est écrit, mais je sais que nous passons la journée ensemble. Tant pis pour le boulot !

Remarque, je suis avec un client, n'est-ce pas ? C'est du professionnel, tout ça ! Mettons que je profite juste de quelques à-côtés…

Nous nous promenons et nous dirigeons vers le quartier colonial : celui qui possède les plus vieilles bâtisses de la ville. Milton me décrit et m'explique les différentes constructions. C'est absolument fascinant ! Je n'aurais jamais cru que cela aurait pu m'intéresser autant. Mais Milton parle avec tant d'enthousiasme et de passion, et il maîtrise tellement son sujet qu'il est difficile de ne pas être suspendu à ses lèvres.

Nous passons par un petit parc. Les feuilles rouges et brunes sont couchées sur le sol. Il fait frais, et le soleil délivre une lumière blanche et éclatante. C'est terriblement romantique.

Milton se tourne vers moi.

– Charlotte, je voudrais te présenter à des gens qui comptent beaucoup pour moi. Ils habitent tout près, et je veux t'amener déjeuner avec eux.

Ah, la promenade n'était pas si fortuite…

– Il s'agit de Tim et d'Elisabeth.
– Avec grand plaisir !
– Tu es sûre ?

Milton a l'air partagé. Il est visiblement heureux de me faire rencontrer des gens qui lui tiennent à cœur, mais il paraît incertain de ma réponse. Comme s'il ne croyait pas que je puisse être intéressée par ses émotions. Comme si elles n'avaient aucune valeur. Il a dû tellement souffrir pour les mettre à distance comme ça !

Nous nous dirigeons vers un grand *brownstone* typique du quartier. Nous sonnons à la porte et entendons les rires d'un enfant de l'autre côté. Un homme ouvre. C'est Tim.

– Mil !
– Tim !

Ils se prennent dans les bras l'un de l'autre, à l'américaine. Tim est presque aussi grand que Milton. Il est par contre parfaitement blond. Il porte une barbe de trois jours et est habillé très *casual*. Il respire la gentillesse.

– Et tu dois être Charlotte, c'est ça ? dit-il en se tournant vers moi, et en me gratifiant d'un immense sourire.

Il me prend également dans les bras, très naturellement.

– Venez ! Rentrez donc. Ne restez pas dehors dans ce froid. Elisabeth est avec Aiden. Elle finit de ranger la tonne de cadeaux que tu nous as offerts, Mil. Elle va arriver d'un instant à l'…
– J'arrive, je suis là ! dit une voix gaie et chantante.

Elisabeth fait son apparition avec Aiden dans les bras, si jeune et déjà le même sourire que ses

parents. Elisabeth, elle, porte les cheveux mi-longs attachés en un chignon. Ses yeux verts irradient de bonheur.

– Mil ! Comment ça va ? Allez, prends ton filleul dans les bras pendant que j'embrasse notre nouvelle invitée.

Et elle pose son bébé directement dans les bras de Milton, qui semble fondre d'un coup. Je n'ai pas le temps de bien l'observer : Elisabeth m'étreint vigoureusement.

Après une telle entrée en matière, difficile de ne pas apprécier nos hôtes !

Nous sommes invités à les suivre au salon. Milton n'a d'yeux que pour Aiden, toujours au creux de son bras. Le petit semble calme et heureux. C'est comme s'il y avait une connexion magique entre ces deux-là. Milton est radieux.

Je ressens une émotion étrange m'envahir. C'est à la fois doux et fluide. Je ne peux m'empêcher de m'imaginer des choses…

– Tout doux, tout doux, Charlotte-romantique ! J'ai bien vu ce qui se passait dans ta tête.

– Et alors, Charlotte-raisonnable ? C'est quoi le problème ?

– C'est juste que tu es en train de te faire des films. Je vois ça d'ici : mariage, bébé… Toi, tu as parfois l'impression de vivre dans un de tes romans d'amour !

– Tu crois que ça n'arrive jamais pour de vrai, c'est ça ?

– C'est rien que des histoires.

– Et l'auteur, il doit bien s'inspirer de choses réelles, non ? Et puis de toute façon, j'ai jamais vu un seul héros de mes romans arriver à la cheville de Milton. Encore plus fort que le virtuel ! Moi, je crois que tout peut arriver. Et toc !

Nous nous installons à table. L'ambiance est très chaleureuse et pas guindée pour un sou. Les salades et les mezze sont à picorer, et chacun se sert tout en discutant de tout et de rien. Par contre, ça ne loupe pas, Tim nous demande où nous nous sommes rencontrés. Milton et moi échangeons un regard complice et un sourire. Il le raconte à Tim en deux mots.

– Ça alors ! Il n'y a vraiment qu'en Europe que l'on peut rencontrer d'aussi jolies demoiselles dans le jardin d'un château hanté ! dit Tim en riant.

Puis il reprend :

– Mais dis-moi, Mil, comment se fait-il que tu te promènes au fin fond de la Suisse à chasser les fantômes ?

– Pas n'importe quels fantômes, Tim. Il s'agit de celui de ma mère, répond Milton calmement.

Les derniers mots créent un silence dans la conversation. Pas un silence gêné, non. Plutôt une pause respectueuse.

– Tu as le chic pour divertir tes amis, dit Elisabeth d'un ton gentil, avec un sourire.

Milton lui rend le sourire.

– Ne vous inquiétez pas, il n'y a rien de sombre dans cette histoire. Cela fait longtemps que je m'en suis détaché. Je menais simplement ma petite enquête personnelle pour retrouver des informations sur mes parents.
– Eh bien, cette enquête t'a-t-elle permis de trouver quelque chose ? reprend Tim.
– J'ai effectivement trouvé quelque chose de très spécial, dit-il en me regardant avec un sourire.

Le compliment me fait rougir. Puis Milton reprend et explique dans le détail ce qu'il sait. Il parle des frères Bertram et de leur version de l'histoire.

– Comme tu le vois, Tim, il reste bien des zones d'ombre. Et elles ne vont pas être simples à éclaircir.
– Je peux t'aider, Mil. Tu dois profiter d'avoir comme ami un journaliste d'investigation, non ?
– C'est gentil, mais ne t'en fais pas. Tu n'as pas besoin de…
– Stop, Milton ! l'interrompt Elisabeth. On te connaît. Tu veux toujours faire tout toi-même, toujours tout contrôler. Tu n'acceptes jamais d'aide de personne. Tu nous as si souvent épaulés, si souvent soutenus que ce que te propose Tim est tout simplement la moindre des choses. N'est-ce pas, Tim ? dit Elisabeth en lançant un sourire à son mari.
– Assurément ! répond-il en tendant son verre de vin au centre de la table.

Nous le rejoignons et faisons tous tinter nos verres en chœur. L'amitié et l'amour sont palpables aujourd'hui.

Aiden, quant à lui, dort comme un bienheureux dans son couffin à nos côtés.

Il serre fort ses petits poings dans son sommeil.

***

Après avoir quitté le foyer si chaleureux de Tim et Elisabeth, nous reprenons notre promenade dans l'air frais. Milton porte un long manteau de laine gris chiné au col asymétrique. Il marche avec style et classe, tout naturellement, sans y penser. Je lui prends le bras et me love contre lui. Nous descendons une rue circulaire et passons entre deux immeubles bardés de vitres qui reflètent le ciel bleu.

– Nous sommes à quelques pas de mon appartement. Je dois y passer pour chercher un dossier. Ça te va ? me demande Milton.
– Du moment que je reste avec toi, tout me va.

Quelques minutes plus tard, nous nous retrouvons au pied de son immeuble. Les travaux sont maintenant terminés, et la façade est magnifique. Elle a conservé son identité ancienne grâce à une superbe restauration.

Nous montons et je retrouve l'appartement dans lequel nos corps se sont rencontrés pour la première fois. En entrant, Milton se baisse et ramasse quelques enveloppes. Le concierge a dû passer le courrier à travers la fente de la porte prévue à cet effet. Milton se dirige vers son bureau sur lequel trônent des piles de dossiers. En marchant, il regarde les enveloppes une à une d'un air distrait.

Soudain, il se fige.

– Il y a un problème, Milton ?

Il ne répond pas. Il est dos à moi, et je ne vois pas l'expression de son visage. Deux secondes passent. Je ressens un léger malaise. Je m'approche de lui.

– Milton ?

Il ne dit rien, mais se retourne vers moi en me montrant le nom de l'expéditeur sur une enveloppe. Il s'agit d'un laboratoire d'analyses.

– Alors ? dit-il. Tentée de connaître la solution du mystère Jospeh Milton ?
– Les résultats du test ADN ? Mais ça ne fait que trois jours, c'est impossible que…
– Je me suis arrangé pour avoir un test en urgence. Je n'aime pas attendre.

Je me demande bien s'il y a effectivement quelque chose d'inaccessible pour un milliardaire comme Milton Turner…

Il ouvre calmement la lettre avec un coupe-papier ancien en bois et métal. Il déplie le papier et le lit en silence. Puis il quitte des yeux le document et s'assoit posément dans le fauteuil en cuir du bureau. Son regard porte loin à travers la fenêtre, comme s'il revoyait un film imaginaire.

– Milton ? Tu…

Il me tend le document sans me regarder. Je vois un tableau de chiffres médicaux, et en bas de la page, je lis sous le mot *Conclusion* :

The alleged father, ***Joseph Milton****, cannot be excluded as the biological father of the child,* ***Milton Turner****. Based on the analysis of the DNA listed above, the probability of paternity is* ***99,9999 %****.*

99,9999 % de chances que Joseph soit effectivement le père ! Ça laisse 0,0001 % de chances pour penser que les grands-parents aient eu raison de mettre Abigail en pension, à l'époque. Je comprends

que Milton soit abasourdi.

Il se tourne vers moi et dit avec un sourire désarmé :

– Et maintenant, qu'est-ce qui se passe ?

***

Nous sommes à la terrasse d'un café. Milton, bien entendu, a très vite mis de côté les émotions de l'annonce. Il est comme à son habitude très en contrôle. Alors que je lève mon *café latte* à mes lèvres, il dépose une légère caresse sur ma joue, du bout du doigt.

– Je dois aller chez mes grands-parents en début de soirée. Ce pourrait être une occasion pour toi de leur parler de l'anniversaire, non ? Qu'en penses-tu ?
– Tu veux déjà me présenter à tes grands-parents ? réponds-je en riant.
– C'est vrai que tu commences à en connaître beaucoup sur moi… dit-il d'un ton mystérieux.
– En tout cas, je suis à votre disposition, monsieur Turner, pour une réunion de travail chez vos grands-parents.
– Formidable, mademoiselle Becker. Je trouve que notre collaboration se passe à merveille, vous ne pensez pas ?
– Disons que c'est un dossier qui réserve bien des surprises, dis-je avec malice.

Il sourit, se penche vers moi, et m'embrasse.

***

Nous sonnons à la porte d'un vieil immeuble austère. Un majordome vient nous ouvrir. Vu son habillement et le style de l'intérieur, c'est tout juste si je ne m'attends pas à voir passer un fiacre avec des chevaux ! Tout ici respire la vieille et grande bourgeoisie traditionnelle et conservatrice. Cela me paraît tellement à mille lieues de ce qu'est la personnalité de Milton que j'ai du mal à l'imaginer avoir été élevé dans un tel environnement. Il semble comprendre ce qui se passe dans ma tête, et me fait un sourire et un clin d'œil complice tandis que nous attendons nos hôtes dans le vestibule.

– Milton, quelle joie de te voir mon enfant, dit une dame en entrant dans la pièce.

Milton lui fait une bise simple sur la joue. Denise Turner, sa grand-mère, est fidèle à ce que je m'étais imaginée. Je dirais même plus : elle correspond en tout point au stéréotype de son milieu. Des manières calmes, pleines de cérémonial, avec une attitude de noblesse ancienne et des phrases presque désincarnées. Un peu plus et je me croirais parachutée dans *Downton Abbey* !

Edward Turner fait ensuite son entrée. Il porte la moustache et nous gratifie d'un sourire affable. Il dégage la même aura que sa femme, aristocratique et désuète.

– *Gran'ma, Gran'pa*, je vous présente mademoiselle Becker. C'est la personne dont je vous ai

parlé qui va s'occuper de la fête.

– Enchanté, mademoiselle Becker, dit Edward en me tendant la main.

– Je suis ravie de faire votre connaissance, ajoute Denise qui fait de même.

– Milton nous a dit le plus grand bien de votre savoir-faire, reprend Edward. J'ai hâte d'en connaître davantage.

Je m'applique à suivre les us et coutumes de mes hôtes et je reste d'une politesse et d'une étiquette irréprochable.

Quand je pense que j'avais rendu un dossier pour organiser la fête à Disney World !

Rien qu'à l'idée de Denise et Edward se marrant en mangeant un hot dog avec Mickey sur *Space Mountain*, je dois réprimer un fou rire.

Heureusement, je suis interrompue dans mes pensées : nous passons au petit salon pour déguster l'apéritif. Milton et moi nous asseyons côté à côte sur une méridienne verte et marron.

– Que désirez-vous boire, mademoiselle Becker ? Un verre de Sherry peut-être ? demande Denise avec un sourire de circonstance.

– Euh… Bah sinon… Je… Euh, si si, très bien. Ce sera parfait. Merci beaucoup, réponds-je, pas très sûre des libertés que je peux me permettre.

– Denise, je viens t'aider, dit Edward qui disparaît derrière sa femme dans le couloir.

Milton et moi nous retrouvons seuls. Il me regarde avec ses yeux bleu sombre et un petit sourire en coin qui signifie « Tu vois, je ne t'avais pas menti ! ». Je lui souris en retour. Je suis fascinée par tout ce décorum et cette facette invisible du grand Milton Turner.

Il me caresse doucement le bras, complice. Nos visages se rapprochent et nos bouches s'échangent un baiser furtif. Nous nous écartons. Et c'est à ce moment que je vois le visage de Milton changer d'un coup d'expression. Je me retourne et je vois Edward qui nous a surpris. Son visage est froid, mais il reste stoïque. Un instant plus tard, Denise nous rejoint, bouteille à la main.

Milton pince ses lèvres et secoue la tête, comme s'il prenait une décision importante.

– *Gran'ma, Gran'pa*, je suis désolé de n'avoir pas précisé cela plus tôt. Mademoiselle Becker, je veux dire Charlotte, est une très bonne amie, dit-il calmement avec un sourire et en me prenant ostensiblement la main. Elle va rester dîner avec nous.

Quelques fractions de seconde passent dans un silence lourd.

– Bien entendu, Milton. Nous sommes ravis d'accueillir ton amie, dit Denise d'une voix glaciale.

Je comprends que les présentations ne se sont pas faites dans les formes et que cela compte énormément pour Denise et Edward. Et puis, je ne suis pas vraiment quelqu'un *de leur milieu*…

Heureusement, les talents de savoir-vivre et de civilité des grands-parents, et la forte personnalité de Milton font que la conversation reprend de suite. Les sujets se succèdent de manière inoffensive.

Nous passons alors à table. Nous dînons dans la porcelaine et l'argenterie. Le repas a été visiblement préparé par un cuisinier que je ne verrai pas de la soirée. À peine installés, je commence à être la cible de beaucoup de questions. Celles-ci vont crescendo, et c'est bientôt un véritable interrogatoire ! Je ne sais pas si c'est le vin, mais la tension latente réapparaît et la discussion semble suivre un mauvais chemin. Milton n'est pas très à l'aise et semble fâché et embarrassé. Soudain, Denise me laisse un moment de répit et se tourne vers son petit-fils :

– Tout de même, Milton, tu aurais pu nous prévenir que tu amenais avec toi une amie, dit-elle, faisant une entorse à sa cordialité de rigueur. Tu as passé l'âge de faire des cachotteries, tu ne crois pas ?

– *Gran'ma*, je suis terriblement désolé pour ces *cachotteries*. Je comprends que ce soit compliqué à gérer pour quelqu'un d'aussi collet monté. D'ailleurs, ton éducation ne t'a-t-elle pas appris à traiter tes invités avec moins d'antipathie ? répond Milton d'un ton flegmatique.

– Milton ! dit Edward en dardant un regard outré.

– Oh, quoi qu'il en soit, vous avez de la chance : j'ai failli venir avec Joseph Milton. Vous savez, mon père.

Un ange passe. Denise et Edward ont fait une légère pause dans la découpe de leur entrecôte. Puis ils reprennent comme si de rien n'était. Ils arborent tous deux un sourire crispé. Edward reprend de manière anodine :

– Et donc, Charlotte, votre associée est américaine, c'est cela ?

Milton me fait un sourire entendu qui signifie « Je savais que ça se passerait comme ça ».

Le repas et la conversation reprennent. L'interrogatoire s'est mué en intérêt de façade à mon endroit. Mais Milton ne laisse pas tomber si facilement :

– Tiens, justement, une chose amusante au sujet de Charlotte. Oh vous allez rire : elle est originaire de Gstaad. À quelques kilomètres du château Bertram. Là où je suis né.

Nouveau silence. Le bruit des couverts cliquette en résonnant. Edward se tourne de nouveau vers moi avec son air courtois :

– Et comment trouvez-vous Bost…

– Mais enfin, vous ne pouvez pas réagir un peu ? ! explose Milton. C'est insensé ! Vous ne vous rendez pas compte ? !

Denise le regarde calmement puis retourne à son plat en déclarant simplement :

– Tu as l'air très bien renseigné, mon cher Milton. Il n'y a rien à préciser.

Je crois que je n'ai jamais eu plus envie de me cacher dans un trou, de le reboucher au mastic et de le recouvrir par une dalle de béton.

Tout plutôt que d'être là !

– Pourquoi ne m'avez-vous pas tout simplement dit la vérité ? lance Milton d'un ton cinglant. Pourquoi m'avoir fait croire que j'étais né à Gstaad alors que c'est dans une pension où ma mère était enfermée ? Hein ?

– Enfermée ? répond Edward. Elle n'a jamais été enfermée ! Nous l'avons *placée* dans une institution très sérieuse qui savait gérer ce genre de problèmes. Point.

– Problèmes ? Quels problèmes ? Joseph était prêt à épouser Abigail ! Et elle semblait d'accord. Expliquez-moi donc de quels « problèmes » nous parlons, répond Milton d'un ton sec.

Edward fixe Milton d'un regard noir. Il prend sa serviette et la jette dans son assiette. Il se lève et tourne les talons, sans un mot.

– Évidemment qu'il était prêt à l'épouser. Quel jardinier n'aurait pas voulu épouser Abigail ? lance Denise d'un ton dédaigneux. La belle affaire ! C'est si facile pour toi de juger, Milton. Mais tu es encore naïf. Si tu en es arrivé là où tu es à présent, c'est grâce à notre éducation, à nos choix. Sans nous, Dieu sait ce que tu serais devenu. Vas-y, défends Abigail tant que tu voudras, mais à la fin, elle, où est-elle ? Avec son *grand amour* ? S'est-elle occupée de son fils ? Tu veux savoir la vérité ? Va engager un détective privé pour la retrouver ! Ça te calmera, et après tu viendras t'excuser.

Sur ces mots, elle se lève et ajoute :

– Je vais me passer de dessert. La viande m'est restée en travers de la gorge.

Et elle sort sans rien dire de plus.

L'orage est passé, mais l'atmosphère tremble encore des vibrations du tonnerre. Nous sommes maintenant seuls à table. Milton regarde fixement devant lui, totalement silencieux.

Soudain, il se retourne vers moi :

– Viens, je te raccompagne.

***

Assise dans la voiture, sur la banquette arrière, j'ai encore le cœur qui bat suite à la soirée que nous venons de passer. Après ce si bel après-midi où nous nous sommes tant rapprochés, voilà que je ne sais vraiment plus quoi dire. Je voudrais rassurer Milton, trouver les mots… Rien ne sort.

Lui, à mes côtés, semble digérer la situation. Mais c'est un battant, et son naturel revient vite. Ses yeux brillent dans la nuit. Un virage, et nos bras se touchent. Rien que son contact m'électrise. Comme à chaque fois. Nous nous regardons longuement, brûlants de désir.

– Je ne te ramène pas chez toi, dit-il. Viens chez moi ce soir. J’ai besoin de toi.
– Oui, dis-je, en pensant que je ne voudrais aller nulle part ailleurs.

5. Un baiser sans fin

– Un café ? demandé-je à Milton.

Sans attendre de réponse, j'actionne la manivelle en acier chromé qui déclenche la superbe machine d'époque. Les grains de café tourbillonnent dans le moulin et le moteur ronronne. L'eau chaude sous pression crépite, puis coule en un nectar fluide.

Comme cela sent bon !

L'odeur végétale et torréfiée m'enivre. Une fois le liquide noir entièrement coulé, je le verse dans une grande tasse bleu sombre. Je regarde l'heure : 14 h 10. Cela fait déjà deux jours qu'a eu lieu le repas mouvementé chez les grands-parents de Milton. Depuis, nous n'avons pas bougé de chez lui, son appartement à *Little Italy*. En fait, nous n'avons quasiment pas bougé du lit !

Je ne suis vêtue que d'un débardeur blanc et de ma culotte. Ah, si, tiens, des chaussettes aussi. Il ne fait pas si chaud que ça. Mes longs cheveux blonds et bouclés sont tout ébouriffés. J'ai le mug chaud entre mes mains et je me dirige vers la salle de bains d'où j'entends l'eau de la douche couler.

J'ouvre la porte et je pénètre dans une atmosphère saturée de vapeur d'eau. Milton ne m'a pas entendue. J'en profite pour le regarder discrètement, comme une chatte tapie en embuscade. Pour qu'il ne me voie pas, je me colle contre le mur. Je n'aperçois qu'une partie de la douche à l'italienne, mais c'est bien assez… Je contemple son corps nu éclaboussé par l'eau. Il se tourne, se baisse, et je vois tous ses muscles qui se tendent et se déplient, dessinant l'un des plus beaux corps masculins qu'il m'ait été donné de voir. À faire ma petite espionne, j'ai l'impression de revenir à mes quinze ans, à mes années de lycée où l'on se cachait entre copines dans les vestiaires du stade. Il y avait une petite fissure dans le mur entre les douches des filles et des garçons, et je me rappelle encore comment nous gloussions en rosissant dès qu'on arrivait à surprendre l'image d'une fesse, ou – encore mieux – d'un sexe.

Je me rapproche de la cloison gauche de la douche, et me place juste derrière. Milton n'a encore rien soupçonné.

Soudain, une main passe. Il m'agrippe le bras d'un coup ! Je crie en renversant du café partout.

Milton part dans un grand éclat de rire qui résonne dans la pièce.

– Idiot, tu m'as fait peur ! lui lancé-je en riant.
– Tu croyais vraiment que je ne t'avais pas remarquée, petite espionne des salles de bains ? Alors, on reluque les hommes impunément ? dit-il d'un ton taquin.

Je rougis comme une gamine.

Comment redevenir une ado en trois secondes : leçon 1 par Milton Turner !

– Mais pas du tout… Je te ramenais du café. Tu ne m'as pas entendu t'appeler ? dis-je en bafouillant un peu.
– Mais tu sais, ça ne me gêne pas que tu me regardes comme ça, dit-il avec le regard brillant.

Il est toujours trempé et ses pectoraux sont encore fumants. Je m'approche de lui, me mets sur la pointe des pieds, et l'embrasse. L'eau de sa peau mouillée se mêle à sa salive. Immédiatement, je ressens un besoin impérieux. Je baisse les yeux. Visiblement, il est dans le même état d'excitation que moi… Il me prend la taille avec ses mains fermes et m'attire à lui. Il relance l'eau, et nous sommes baignés ensemble d'une douce chaleur alors que nos lèvres se caressent et que nos corps brûlants se capturent.

Mon débardeur et ma culotte sont trempés. Aucun problème : je ne pensais pas les porter encore très longtemps.

Et le café ?

A-t-on réellement besoin d'un excitant supplémentaire ?

***

De nouveau, j'ai perdu quelque peu la notion du temps. Cela fait maintenant trois jours que nous sommes en totale autarcie amoureuse. C'est à peine si le cycle des jours et des nuits nous concerne.

Je suis allongée sur la canapé, nue et recouverte d'un léger drap blanc. J'ouvre à peine les yeux. Milton est assis à son bureau. Il a Hadrian au téléphone. Vu toutes les affaires qu'a à gérer M. Turner, multimilliardaire, je n'en reviens pas qu'il arrive à s'y soustraire comme ça pendant trois jours. De mon côté, heureusement que je n'ai pas de dossier urgent ! Je me débrouillerai pour rattraper ce qu'il faut.

Une fois qu'il a raccroché, je lui pose la question :

– Comment tu fais pour laisser ton business se manager tout seul ? lui demandé-je en me levant et en me dirigeant vers lui.
– Tout seul ? Jamais de la vie. Ce serait complètement impossible, dit-il, les sourcils levés. En fait, j'ai une arme secrète.
– Secrète ? Un ordinateur aux pouvoirs magiques ou un truc dans le genre ? dis-je, debout derrière lui, en lui caressant le menton du bout des doigts.
– Presque ! Mais elle n'est d'ailleurs pas si secrète que ça… Même toi, tu la connais, ajoute-t-il d'un ton sibyllin.
– Allez, dévoile-moi les ficelles de ton mystère extraordinaire, lui susurré-je à l'oreille, d'une voix ironiquement sensuelle.

Nous rions de concert. Milton se retourne, m'attrape, et m'assois sur ses genoux. Nous nous

embrassons.

Puis il reprend :

– C'est bien simple, cette arme secrète, c'est Hadrian.
– Hadrian ? C'est-à-dire ?
– Ce n'est pas juste mon secrétaire particulier. Ce type est capable de tout faire. Quand je l'ai engagé, j'avais pressenti un gros potentiel en lui. Le souci, c'est qu'il souffre d'une espèce de complexe d'infériorité.
– Ça ne se remarque pas du tout, à le voir comme ça.
– Ce n'est pas étonnant : Hadrian est ultrasecret ! Si tu veux connaître le *vrai* Hadrian, il va falloir te coucher tard. C'est déjà arrivé qu'on passe des nuits blanches sur le boulot, et c'est seulement à ce moment-là qu'on plonge dans les conversations vraiment intéressantes. C'est un homme brillant. J'aimerais bien qu'on s'associe un jour.

Nous nous embrassons de nouveau. Puis je passe mes mains dans ses cheveux en le regardant bien en face.

– Et sinon, ça ne t'inquiète pas d'être sans nouvelles de tes grands-parents ? Comment ça se passe pour toi ? Tu te considères fâché avec eux ?
– Je ne sais pas trop. Je sais que j'y suis allé un peu fort l'autre jour. Mais quelque chose me dit qu'on est pas *officiellement* fâchés. Il suffit que je revienne les voir et que je fasse comme si de rien n'était. Ça passerait comme une lettre à la poste…
– Mais ?
– Mais je ne sais pas si j'en ai envie. Mettons-les de côté pour l'instant. Tiens, en parlant de ça justement, viens voir, je voudrais te montrer quelque chose.

Il tourne le buste vers son bureau, et, en tendant le bras, ouvre un tiroir. Il en sort la fameuse boîte que Joseph Milton lui avait laissée au café l'autre jour. Elles est pleine de lettres d'amour échangées entre lui et Abigail, la mère de Milton.

Nous ouvrons quelques enveloppes et les lisons ensemble. Les mots sont tendres, romantiques. L'écriture de Joseph est simple mais terriblement touchante.

Un bon neuf sur dix sur l'échelle du romantisme !

Ce trésor s'ouvre à nous comme une fenêtre sur le passé. Milton est visiblement ému, même si ce n'est pas la première fois qu'il les lit.

Il me semble que les mots d'amour que nous récitons tous deux résonnent parfois avec notre propre histoire…

– Je t'arrête direct, Charlotte-raisonnable ! Je le sais : je me fais des films, bla bla bla et bla bla bla. Mais chuuut ! Je m'en fiche de ce que tu penses. Laisse-moi tranquille !

– Oh ! C'est bon, c'est bon, ne t'énerve pas comme ça, j'ai rien dit. Allez, je disparais de ta vue… Pour le moment…

Une sonnerie nous interrompt : c'est mon portable. Qui peut bien m'appeler ? Je me lève et vais le chercher dans mon sac.

– C'est Nina qui appelle, dis-je à Milton, téléphone à la main. Mais j'ose pas répondre vu le peu de travail que j'ai fait ces derniers jours. Je culpabilise carrément.
– Vu ce que tu m'as raconté, Nina a l'air de prendre du bon temps aussi en ce moment !
– Oui, tu as raison, dis-je en souriant.

Je décroche.

– Allô, Nina ?
– Cha… Charlotte… dit Nina, manifestement bouleversée.
– Nina ? ! Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? dis-je, affolée.
– C'est Jérémie… Il est à l'hôpital. Je… Je suis dans la salle d'attente.
– Quoi ? Mais qu'est-ce qu'il a ? Il va bien ?
– Je sais pas, je… J'en sais rien…
– Calme-toi, Nina. Calme-toi. Raconte-moi tout depuis le début, dis-je en essayant de garder mon sang-froid.

Et puis soudain Nina lâche un flot de paroles :

– On avait un peu bu, tu vois. Et puis on s'est dit, comme ça, sur un coup de tête, qu'on irait voir le château Bertram. Mais la grille était fermée. Alors, sans réfléchir, on s'est mis à l'escalader. Et c'est là qu'il y a eu une espèce de service d'ordre qui est comme venu de nulle part, et qui a voulu nous chasser. Là-dessus, je leur ai dit que j'étais un peu comme la proprio, tu vois. Je leur ai même montré mes papiers. Mais le responsable n'a rien voulu savoir. Et puis il a commencé à se montrer menaçant. Jérémie est intervenu et le type l'a poussé rudement. Jay est tombé sur le crâne. Sur le coup, il s'est relevé et on est reparti. Mais là, à la maison, y'a pas une heure, on discutait et tout à coup il s'est senti mal et il est… Il est tombé dans les pommes ! J'ai appelé les pompiers qui sont arrivés direct, mais là j'ai aucune nouvelle. Je stresse trop, Charlotte, j'ai super peur… Mince, Jay… dit-elle en finissant par fondre en larmes.
– Nina, je t'en prie, respire. Ne t'inquiète pas, je suis sûre que tout va bien, dis-je doucement.

Je ne suis sûre de rien du tout, oui !

J'ai le cœur qui bat. Je m'efforce de n'en rien laisser paraître.

Nina reprend :

– J'ai essayé de joindre mon père plusieurs fois, mais il ne répond pas. Je ne sais pas quoi faire, Charlotte…

C’est la première fois que j’entends Nina aussi démunie. Ça ne lui ressemble pas du tout. Et ça n’est pas pour me rassurer.

– Nina, tu n’as rien à te reprocher. Tu as fait tout ce que tu pouvais. Rappelle-moi dès que tu as des nouvelles, ok ? En attendant, garde ton calme.
– Oui, Charlotte, tu as raison. Je te tiens au courant. À tout à l’heure.
– Je t’embrasse Nina.

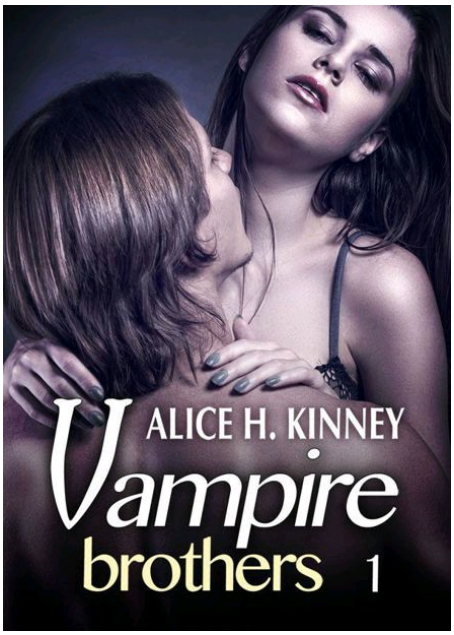
Je raccroche et me tourne vers Milton. Il a suivi toute la conversation. Il me voit inquiète.

– Allons-y, dit-il calmement.
– Où donc ?
– Nous partons en Suisse, bien sûr.

À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.

Egalement disponible :

Vampire Brothers

Deva rêvait de quitter le Montana pour étudier l'histoire de l'art dans une université prestigieuse ; elle doit rester à Missoula pour ne pas s'éloigner de sa mère, gravement malade. Deva pensait que cette nouvelle année universitaire serait d'une banalité sans égale ; un tueur en série sévissant dans les parages et les agissements suspects de sa meilleure amie vont vite lui faire revoir sa copie. Deva croyait avoir trouvé en Dante un véritable ami ; un seul regard du beau Tristan Grant et sa vie va être bouleversée à tout jamais…
Attirée malgré elle par ce sublime garçon dont elle ne sait rien, la jolie jeune fille va tout faire pour échapper à la passion qui cherche à s'emparer d'elle. Car elle en est certaine : ce beau visage et cette assurance implacable dissimulent quelque chose. Mais quand elle découvre enfin son secret, il est déjà trop tard…

Tapotez pour voir un extrait gratuit.